

Lettre aux Communautés

LAC

Vivre dans l'Esprit

Entre brise et bourrasque

Les choses de la terre

L'Esprit ne se laisse pas enfermer

Lettre aux Communautés

LAC

La *Lettre aux Communautés*, revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses: témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi.

Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■



Sommaire

- 4 | **ÉDITORIAL**
Vivre dans l'Esprit
Henri Védrine
- 9 | **Entre brise
et bourrasque**
Claude Plettner
- 15 | **Les choses de la terre**
Arnaud Favart
- 25 | **Le vrai spirituel
est un inclassable**
Frère Paul, Jacques Meunier
- 32 | **Apporter un signe
de catholicité**
Françoise Pinot
- 37 | **L'Esprit, celui qui
fut mon berger**
Ghislain Lafont
- 44 | **Qu'est-ce que mener
une vie spirituelle ?**
Dominique Salin, sj
- 51 | **Un pape inspiré**
David Hess
- 57 | **La vie comme
une parabole**
Un frère de Taizé
- 63 | **Dieu subreptice**
Christine Pedotti
- 68 | **Brèves visées sur l'Esprit**
Albert Rouet
- 74 | **Nous vivons sans Dieu**
Patrick Royannais
- 80 | **La vie dans l'Esprit**
Frère Gilles Baudry
- 87 | **UN LIVRE, UN AUTEUR**
*Leçons de l'histoire
de l'Afrique* de
François-Xavier Fauvelle
Nicolas Renard
- 90 | **RÉSONANCES**
Qu'on aimerait
sentir le vent
Alain Le Négrate

Éditorial

Vivre dans l'Esprit

Henri Védrine

Ce numéro de la *Lettre aux Communautés* est consacré à la vie spirituelle. Voilà une expression qui n'est pas à l'abri de contresens. L'histoire en a véhiculé quelques-uns quand, par exemple, elle oppose la vie spirituelle à la vie matérielle ou temporelle.

La vie spirituelle, entendue comme vie dans l'Esprit, ne peut être référée à une vie intérieure qui serait comprise comme un jardin personnel fermé, à l'abri des vents du dehors, sous prétexte d'une rencontre de soi avec Dieu. Elle courrait alors le risque d'être plus occupée de soi que de Dieu. Bien au contraire, la vie dans l'Esprit, selon les mots de Madeleine Delbrêl, est « une vie humaine vécue de l'intérieur ». Loin d'être réduite à un domaine particulier de l'existence, c'est la vie tout entière qui est ici en cause. Il n'y a pas deux vies, l'une ordinaire et une autre qui serait plus spirituelle. La vie dans l'Esprit prend toute la vie. Elle prend l'homme dans toute la réalité de sa condition, de ses activités, de ses rencontres et finalement de toute son histoire, dans ses succès comme dans ses échecs.

Claude Plettner nous invite ainsi à reconnaître que la vie spirituelle est une façon d'habiter le monde. Elle nous renvoie à une expérience commune de respiration qui rejoint l'expérience « d'exister

dans le Souffle du vivant qui respire en moi ». Elle requiert d'habiter « chez soi » en cessant « d'errer dans la maison des autres ». Il faut saisir « l'opportunité de se retrouver, de suspendre sa course, de saisir la merveille de l'occasion d'un espace de vide, de calme de silence ». Mais cela ne se fait pas sans difficultés. À l'exemple de Thérèse d'Avila, la vie spirituelle ne s'apparente pas d'abord à la sérénité et à la tranquillité. Elle est une voie qui ouvre à la « découverte d'être habité par un Autre que soi, celle de devenir soi en passant par l'Autre, jusqu'à en être transformé ».

C'est bien de cette expérience dont rend compte l'itinéraire de prêtres de la Mission de France relatée par Arnaud Favart. La vie selon l'Esprit, ils la découvrent en privilégiant

« les choses de la terre », en mêlant leurs vies dans « une communion de terrain et de destin partagés », dans des milieux sans référence à Dieu, en « assumant de plain-pied la condition ordinaire de leurs contemporains », en consentant à être « appauvris de certitudes mais évangélisés par d'autres ». Ils font l'expérience spirituelle que « Dieu laisse le plus souvent deviner son initiative et sa bonté dans la relecture patiente des événements, [... que] l'Esprit nous précède et dit du dehors quelque chose à l'Église ».

L'itinéraire de Jacques Meunier de la Chine à l'abbaye de La Pierre-qui-Vire rendra compte que le vrai spirituel est un inclassable. Il se réjouit « d'avoir été témoin de la force amoureuse de l'Esprit quand elle habite une jeunesse respectueusement rebelle ». Mais il sait que « la présence de l'Esprit ne peut être qu'évoquée, suggérée ».

À L'EXEMPLE DE
THÉRÈSE D'AVILA,
LA VIE SPIRITUELLE
NE S'APPARENTE PAS
D'ABORD À LA SÉRÉNITÉ
ET À LA TRANQUILLITÉ.

Elle requiert « d'être habité par la liberté de l'Esprit dans l'apprentissage d'un laisser-faire éprouvé dans la fidélité, dans l'engagement, dans la prière et la vie fraternelle envers et contre tous nos travers et nos manquements ». C'est œuvre de patience, de partage d'une espérance enfouie, « dans l'aspiration profonde à un plus-être homme ou femme », dans une communion parfois tout-à-fait inattendue, dans le jardin

secret de la prière.

**L'IMPORTANT EST DE SAVOIR
« LAISSER TOUJOURS UNE
QUESTION OUVERTE, NE PAS
VIVRE DANS UN MONDE FERMÉ
AVEC DES RÉPONSES TOUTES
FAITES, Y COMPRIS DES
RÉPONSES RELIGIEUSES. »**

Jacques Leclerc nous rend compte du compagnonnage avec l'élan spirituel de la Mission de France vécu par Françoise

Pinot en Chine. Elle a apporté par sa présence « un signe de catholicité » dans cette Église chinoise, sans être préoccupée d'avoir ou de ne pas avoir de communauté. Il s'agit de « l'accueillir lorsqu'elle est donnée, la découvrir lorsqu'elle est cachée, l'inventer ou l'imaginer avec d'autres quand elle est à construire ». L'important est de savoir « laisser toujours une question ouverte, ne pas vivre dans un monde fermé avec des réponses toutes faites, y compris des réponses religieuses. Laisser toujours une porte ouverte ».

Ghislain Lafont, moine théologien nonagénaire de La Pierre-qui-Vire, nous partage la relecture de sa vie pour y discerner comment l'Esprit y a été acteur. Il affirme que le monastère est « la demeure de l'Esprit » et reconnaît que son « chemin de vie et de théologie est un chemin inspiré ». Un chemin qui ne se mène pas sans combat spirituel mais qui finalement lui faire dire que « l'Esprit nous a conduits là où nous devons aller ».

Dominique Salin nous aide à approfondir ce qu'est mener une vie spirituelle, à reconnaître dans nos vies « l'Esprit du Christ qui appelle à aller toujours plus loin dans l'ouverture à l'Autre, dans l'accueil de l'Autre et dans le don de soi – c'est-à-dire l'amour ». Finalement, à reconnaître « qu'il y a plus de Pentecôte dans nos vies que ce que l'on imagine ».

La réception de l'œuvre de l'Esprit dans la vie du Pape François comme inspiratrice du chemin de chacun pour suivre le Christ nous est partagée par David Hess. L'expérience œcuménique de Taizé nous dit en parabole comment l'Esprit Saint déjà nous unit quand nous nous tournons ensemble vers le Christ et que nous nous rassemblons dans une prière commune.

Les quatre derniers articles veulent offrir une ouverture. Christine Pedotti souligne l'importance de l'accueil, accueil de l'autre mais aussi accueil du verbe poé-

tique de Yeshoua que nous permet la fréquentation du jardin évangélique. Albert Rouet, dans ses « brèves visées sur l'Esprit », nous

RECONNAÎTRE « QU'IL
Y A PLUS DE PENTECÔTE
DANS NOS VIES QUE
CE QUE L'ON IMAGINE ».

invite à « l'humilité de ne pas savoir qui rend libre », à consentir à « une foi qui se simplifie et se dépouille ». Avec Bonhoeffer, Patrick Royannais nous ouvre à la vie spirituelle comme suite du Christ qui ne peut être séparée d'un « voir les frères ». Ce Christ qui « n'est pas la splendeur éclatante d'une vérité divine qui s'impose et éblouit » mais « l'incognito de Dieu » qui s'identifie « aux perdants de l'histoire, aux parias crucifiés, rebut de l'humanité ». Cette suite du Christ nous invite à être « disciple pour rien », incognito pour indiquer le Seigneur. Gille Baudry nous dit enfin que

« l'Esprit résiste à toute définition », tout en étant présent dans tous les instants fondateurs. Il est finalement « cette absence qui nous accompagne ».

Puissions-nous découvrir ou redécouvrir par cette *Lettre aux Communautés* que la vie spirituelle n'est pas une clôture sur soi, sans quoi elle ne serait finalement qu'un à-côté de la vie réelle. Elle ne concernerait qu'un Dieu séparé, un Dieu solitaire, absent du monde, qui n'est pas le Dieu de Jésus-Christ. ■



Prochains thèmes abordés :
N°306 Apprentissages

Entre brise et bourrasque

Claude Plettner

« **V**ie spirituelle » : étrange expression et surtout expression piégée si elle semble renvoyer à certains moments, à certains lieux à part, ou être l'affaire de certains plus que d'autres. Mot piégé car du « spirituel » il y en a en toute vie humaine : pour peu qu'il y ait place pour l'interrogation sur le mystère que je suis à moi-même, pour le plus vaste que moi, pour ce qui me dépasse, me réjouit, me fragilise, m'angoisse ou m'emplit de gratitude. Ou tout simplement pour peu que me bouleversent l'écoute d'une musique, la lecture d'un poème, la vue d'un tableau, d'un paysage, d'un visage aimé. Ou d'un inconnu prostré sur un trottoir.

Mot piégé encore, si la vie de l'esprit n'est pas nouée à mon être charnel. « Qui veut faire l'ange... » Disciple d'un Dieu qui a pris voix, visage et regard, je sais le bel et difficile emmêlement de la vie spirituelle et de l'expérience sensible. Essayant de le dire, saint Paul forge la trouvaille de « corps spirituel » et saint Ignace, au début de ses *Exercices Spirituels*, confie : « Ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme, mais de sentir et goûter les choses intérieurement. » Une Thérèse d'Avila a bigrement bien senti et goûté les choses intérieurement quand elle imagine l'âme comme une cave à vin, un brûleur de parfum, un brasero, un jardin à arroser...

À PROPOS DE L'AUTEURE

Claude Plettner est journaliste. Elle a été rédactrice en chef de journaux pour la jeunesse du groupe Bayard, puis éditrice chargée du secteur des religions. Elle est écrivaine. À paraître aux

éditions du Cerf : *Lettres à Thérèse d'Avila et Choisir le célibat ?*

Elle est membre d'une association internationale de laïcs, l'Association Thérésienne.

Depuis la présence divine à nos corps, il n'y a pas un monde « spirituel » qui s'opposerait ou se rajouterait au monde « matériel » ou un monde

L'ESPRIT, C'EST
L'INVISIBLE QUI
DONNE DE RESPIRER,
DE PRENDRE HALEINE.

« sensible » qui ferait obstacle au « spirituel ». Mais il y a une façon spirituelle d'être corporellement au monde. Et cela change la façon de l'habiter. J'emboîte le pas de Michel Serres :

« Nous ne séparons pas deux amours, mystique et charnel, profane ou sacré, pur, impur, ignoble, noble, spirituel ou odorant, puisque l'esprit se lève au voisinage de la peau ¹. »

Effet de souffle

La Bible nous évite heureusement le risque d'une telle impasse, avec son art d'évoquer les réalités spirituelles par des images concrètes, corporelles, sensuelles. Ce que nous nommons bizarrement « esprit », elle l'appelle magnifiquement « souffle », *ruah* en hébreu. La racine du mot m'oriente vers des significations on ne peut plus incarnées : « être spacieux, léger » ou encore « respirer, souffler, s'élaner ». La traduction de *ruah* par *pneuma* en grec, me renvoie encore au « souffle du vent », à l'« air », à l'« haleine », à l'« énergie vitale ». Autrement dit, l'esprit, c'est l'invisible qui donne de respirer, de reprendre haleine. C'est ce sans quoi nous sommes à l'étroit, étouffons, mourons. Car notre vie ne tient qu'à un souffle. Nous voilà renvoyés à l'expérience commune, vitale, de l'inspiration et de l'expiration, tellement familière que nous oublions de nous en étonner.

Quand, dans ma foi chrétienne, je nomme ce souffle « Esprit Saint », il m'est donné de m'appuyer sur ces images : en effet, comment mieux dire l'insaisissable et l'immaîtrisable, la douceur et la force, l'invisible d'un souffle et ses effets tangibles ?

1. Michel Serres, *Les Cinq sens*, Paris, Grasset, 1985.

Pour la disciple du Christ que je tente d'être, l'expérience commune de la respiration rejoint celle d'exister dans le Souffle du Vivant qui respire en moi. C'est dans cet effet de Souffle que vibre la parole de saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. » L'Esprit, cette invisible présence de Jésus, me rappelle ses mots, me les souffle en son absence, me garde de les oublier. Il me donne d'avoir part, je ne sais trop comment, à la parole consolante et aimante qui le lie à son Père, à leur connivence. Cet Esprit, à qui je peux à tout moment murmurer : « Viens ! », m'assure que rien de mon humanité et de sa part obscure, rien de ma vie ne fait obstacle à la relation au Père. Ni le pire, ni ce qui m'en paraît le plus lointain. Esprit des commencements, venu visiter Adam au matin du monde, Esprit des recommencements qui releva Jésus d'entre les morts, il me délivre de la grande peur première, celle d'être abandonnée à moi-même dans un face-à-face solitaire, livrée à l'obscur de la mort.

Chez soi

Encore faut-il que je parvienne à vivre en ma compagnie, un peu désencombrée de moi, présente à l'instant, agréable ou contrariant, voire déboussolant. Et non plus éparpillée dans l'immédiat, distraite. Ailleurs. Autant dire que si la vie spirituelle est donnée à tout le monde, elle ne va pas de soi. Tant

CET ESPRIT, À QUI
JE PEUX À TOUT MOMENT
MURMURER : « VIENS ! »,
M'ASSURE QUE RIEN
DE MON HUMANITÉ ET
DE SA PART OBSCURE,
RIEN DE MA VIE NE FAIT
OBSTACLE À LA RELATION
AU PÈRE.

s'imposent à nos vies ordinaires la sur-occupation, l'impatience, la distraction, la course effrénée. Je m'en faisais la remarque, le temps d'un trajet en TGV, en regardant mes compagnons de voyage, yeux rivés sur leurs écrans, doigts pianotant sur leurs claviers, oreilles sous leurs casques : ces quelques heures entre parenthèses sont rarement l'opportunité de se retrouver, de suspendre la course, de saisir la merveille de l'occasion d'un espace de vide, de calme, de silence. Dommage : la chance d'une intériorité commence par la présence à soi dans l'instant unique, par la conscience du miracle d'être là.

Ce voyage en train fut juste avant le confinement général qui, nous prenant par surprise, nous contraint tous au repos forcé. S'y vérifia la justesse de l'intuition de Pascal : « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre. » Pour certains, ce fut effectivement malheur intenable dans la promiscuité d'appar-

IL Y A TANT DE
FAÇONS D'ÊTRE LÀ SANS
VÉRITABLEMENT « Y ÊTRE ».
À QUOI TIENT CETTE
RÉTICENCE ? À NOTRE
PEUR DU RIEN, DU VIDE,
DU TEMPS SUSPENDU.

tements trop petits. Mais si nous étions mieux lotis, nous avons tous expérimenté qu'il ne suffit pas d'être « chez soi », entre quatre murs, pour être en notre compagnie.

S'il en est une qui a éprouvé cette difficulté à habiter son

espace et son temps psychiques, et qui me précède dans cette épreuve, c'est Thérèse d'Avila. Pour en parler, elle invente l'image du château intérieur. La peur nous retient d'en franchir le seuil. Au point de préférer déambuler le long de son chemin de ronde. Déambulation familière, aux multiples formes...

Cesser d'errer dans la maison des autres, se décider d'une « décision décidée » à entrer toujours et à nouveau « chez nous », dans notre demeure intérieure, n'est pas une mince affaire. Et pour peu que nous y entrions, l'envie nous prend presque aussitôt d'en sortir. Ou bien une partie de nous continue de se promener au-dehors. « Vous devez comprendre qu'il y a une grande différence entre "y être" et "y être" », dit Thérèse. Car, effectivement, il y a tant de façons d'être là sans véritablement « y être »². À quoi tient cette réticence ? À notre peur du rien, du vide, du temps suspendu. Thérèse nous rassure : « Surtout, n'allez pas vous imaginer vide intérieurement³. » Mais cette peur peut tout autant être celle du trop-plein, du fracas, du grand bruit, du « tapage »⁴ intérieur.

2. *Le Château intérieur, Premières demeures*, chap. 1.

3. *Chemin de Perfection*, chap. 28.

4. *Deuxièmes demeures*, chap. 4.

Voie à double sens

Le visiteur qui ose franchir le seuil du château, raconte-t-elle, entreprend la traversée de sept demeures emboîtées les unes dans les autres. Plus ou moins confortables et lumineuses. À travers jardins et fontaines, il circule en tous sens, d'une pièce à l'autre, chacune d'elles en contenant d'autres : « Les unes en haut, d'autres en bas, d'autres encore sur les côtés⁵. » Entre elles, les cloisons sont perméables, mobiles. Impossible de s'arrêter ici ou là, de se contenter d'être là : à nous qui vivons un temps éclaté, Thérèse ne parle pas de la vie spirituelle comme d'une harmonie, d'une unité tranquille. Elle propose une voie pour habituer l'âme « à marcher à l'intérieur d'elle-même »⁶ jusqu'à une demeure de paix, au centre du château, introuvable au-dehors, une demeure où brille

un « resplendissant soleil »⁷. Ce centre bouge et se déplace avec qui le cherche. C'est une patiente histoire de se découvrir demeure spacieuse à explorer, demeure habitée. Cette découverte coïncide avec l'attention à l'Hôte dis-

À NOUS QUI VIVONS UN
TEMPS ÉCLATÉ, THÉRÈSE
NE PARLE PAS DE LA VIE
SPIRITUELLE COMME D'UNE
HARMONIE, D'UNE UNITÉ
TRANQUILLE.

cret qui habite en soi. « Hôte discret de nos âmes » chante l'hymne du jour de Pentecôte. C'est le cœur de l'expérience de la vie spirituelle chrétienne : la découverte d'être habité par un Autre que soi, celle de devenir soi en passant par l'Autre, jusqu'à en être transformé.

Parvenu à la septième demeure, l'orant – car il s'agit bien de lui – n'a pas de désirs sublimes, de grandes envolées, il ne bénéficie pas d'effets spéciaux. Il est simplement envoyé aux « choses possibles », à l'ordinaire, au réel qui résiste, à l'adhésion de sa volonté à celle de Dieu. L'expérience spirituelle de Thérèse oriente son cœur vers cette adhésion et la pousse à agir avec les autres en les aimant à la manière dont l'Amour l'a attirée à Lui.

5. *Premières demeures*, chap. 1.

6. *Idem*.

7. *Premières demeures*, chap. 2.

Elle l'entraîne à aller et venir de LA relation aux relations, dans l'incessante reprise du jeu des échanges.

« Dans le labeur, le repos ; dans la fièvre, la fraîcheur ; dans les pleurs, le réconfort », chante encore l'hymne à l'Esprit Saint. La vie spirituelle ne serait donc pas que dans la tranquillité, la sérénité. Que Thérèse l'ait éprouvé me rassure, elle dont la foi a eu partie liée avec le corps fatigué ou jubilant, elle

à qui l'Esprit a ouvert simultanément un chemin risqué et une demeure, elle dont la vie fut débordante de projets, d'énergie, de créativité, à travers conflits, tensions et épreuves. La septième demeure déboucha pour elle sur la fraternité à construire, heureuse et toujours difficile. Autant dire qu'il ne suffit pas de prier pour avoir une vie spirituelle car elle est voie à double sens, invitant autant à entrer en soi qu'à en sortir. Elle est brise douce, Souffle du dedans, ancrage au lieu sûr et vie aventurée dans la forte bourrasque du dehors. Elle est « musique silencieuse, solitude sonore »⁸ et mots nouveaux.

Divins paradoxes, divine surprise ! ■

8. Jean de la croix, *Cantique spirituel*.

Les choses de la terre

Arnaud Favart

Ils sont nés quelques années après l'armistice de 1918. Ils avaient 20 ans pendant la deuxième guerre mondiale. Ils sont passés par le séminaire de Lisieux et ont lu *France, pays de mission ?* à sa publication. Ils travaillaient à l'usine, sur les chantiers, à la réparation navale, dans la recherche scientifique, les champs ou à l'hôpital. Passionnés de Dieu et des hommes, ces prêtres-ouvriers ont défriché des voies nouvelles pour le ministère, dans la douleur et dans l'action de grâce. Qu'ont-ils découvert de la vie selon l'Esprit ? Que nous ont-ils transmis de la mission vécue au plein vent de l'histoire ?

Bernard Amiot, Louis-Marie Berland, Bernard Boudouresques, Paul Collet, Philippe Deschamps, Claude Huret, André Laforge, Dominique Lanquetot, Bernard Pauc, Etienne Teigné, Francis Vico, Jean-Pierre Margier.

*Si vous ne croyez pas quand je vous dis les choses de la terre,
comment croiriez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ?
Jn 3, 12*

À PROPOS DE L'AUTEUR

Prêtre-ouvrier depuis 1981, Arnaud Favart a travaillé comme conducteur d'engins de travaux publics, puis chauffeur de car scolaire. Il a été également aumônier des Scouts de France, curé de paroisse en ville comme en rural.

Vicaire général de la Mission de France pendant sept ans, il est aujourd'hui chargé de mission dans le Livradois (Puy-de-Dôme), pour inventer de nouvelles formes de présence d'Église en monde hyper-rural.

C'est de nuit que Nicodème vient trouver Jésus. Une nuit de la terre, mais aussi une nuit spirituelle où il livre sa quête de Dieu, son interrogation sur les origines, la vérité. Le dialogue nocturne avec Jésus l'emporte vers des considérations sur la naissance, sur l'eau et les sources, le souffle qui porte le vent et la voix, le combat entre ténèbres et lumière afin que la justice l'emporte un jour sur les œuvres mauvaises.

Les choses de la terre

Qu'est-ce que Jésus entend par ces « choses » de la terre et ces « choses » du ciel, de ces choses dont Nicodème, bien que maître en Israël, n'a pas connaissance ? La catégorie de « chose » est suffisamment imprécise pour emballer un large contenu, difficilement saisissable comme le vent mais pourtant bien réel, car à portée de notre expérience commune. Les choses de la vie et les choses de la nuit, les choses de la culture et les choses de la société,

POURQUOI ONT-ILS
ENRACINÉ LEUR
MINISTÈRE
DE PRÊTRE DANS DES
TÂCHES TERRESTRES
ALORS QU'ILS
ÉTAIENT ATTENDUS
SUR DES ŒUVRES
CONSIDÉRÉES COMME
PLUS ÉLEVÉES ?

les choses de la famille et les choses de la santé, les choses dont traite la philosophie, les choses dont traite l'économie.

Quelles sont ces choses pour lesquelles les prêtres de la Mission de France ont engagé leur existence et vivent du souffle de l'Évangile ? Ils se disent prêtres et pourtant on les voit privilégier les choses de la terre comme l'activité professionnelle dans la diversité de ce qui conduit les hommes à gagner leur

pain quotidien, à prendre part à la société qui s'invente pour demain, plutôt que les choses spécifiques de la religion comme le culte et le sacré. Pourquoi ont-ils enraciné leur ministère de prêtre dans des tâches terrestres alors qu'ils étaient attendus sur des œuvres considérées comme plus élevées ?

Ne lit-on pas en effet dans la *Lettre aux Colossiens* cette invitation à renoncer à ce qui est d'en-bas pour rechercher les choses d'en-haut : « Si donc vous êtes

ressuscités avec le Christ, recherchez les réalités d'en-haut ? » (Col 3, 1-4). Cet appel à élever notre regard vers les réalités célestes a trop souvent conduit à ignorer les injustices et la souffrance de la condition terrestre pour exalter la destination céleste où nous serons plus tard délivrés du malheur.

Ayant parcouru les écrits de quelques figures de la Mission de France, nous tâcherons de relever **les charismes propres** à cette génération pionnière, **la présence de Dieu** qui les a habités, **les déplacements** qu'ils ont opérés, **les signes** qu'ils ont posés.

Auparavant, pour nous donner une clé de lecture, faisons un nouveau détour par l'évangile de Jean : « En vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père : car ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement. C'est que le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait ; il lui montrera des œuvres plus grandes encore, de sorte que vous serez dans l'étonnement. » (Jn 5, 19-20)

Le Père, le Fils, les œuvres, tout cela est sûrement spirituel mais un peu énigmatique. Alors rendons-nous dans l'atelier du charpentier de Nazareth et poussons discrètement la porte. Sur le sol, le pied coince fermement une planche. Muni d'une tarière, les mains du charpentier percent le bois d'un rythme régulier, les copeaux émergent des profondeurs de la matière fibreuse et s'accumulent sur le sol. À terre, on devine l'amorce d'un escalier. À la lumière d'une bougie, un jeune enfant regarde en silence son père travailler. Ces choses que fait le charpentier, le fils le voit ; le fils l'apprend et fera ces choses pareillement plus tard parce qu'il a vu faire le père. Le peintre Georges de la Tour a su magnifiquement exprimer ce regard lumineux du Fils contemplant l'œuvre du Père.

C'est que, dans l'atelier du monde, le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait. Deux versants de l'expérience que saint Augustin traduisait ainsi : « À l'extérieur Dieu avertit, à l'intérieur il enseigne. »



Saint Joseph charpentier de Georges de La Tour (entre 1638 et 1645).

L'humanité de Jésus n'est pas l'enveloppe qui cache sa divinité ; elle est là, visage de Dieu qui se montre et se révèle.

Portés par la conviction qu'il y avait un mur à renverser, une distance à combler, des préjugés à dégager, ces prêtres ont misé sur une communion de terrain et de destin partagés (B. Pauc) plus que sur des arguments ou un enseignement. Habités par la conviction que tout homme est une histoire sacrée, ils ont reconnu dans cette vie mêlée un rendez-vous avec le Christ. « La Foi ne germe pas de l'extérieur. Elle naît d'une connivence de vie et d'amitié avec un peuple, comme Jésus l'a fait lui-même. » (E. Teigné) C'est le Christ qui se dévoile quand grandit la dignité d'exister pour quelqu'un et pour la

LEUR MANIÈRE DE VIVRE
LE MINISTÈRE DEVAIT
DONNER PRISE À LEURS
CONTEMPORAINS, ELLE
DEVAIT S'EXPOSER SANS
EN IMPOSER.

société (P. Deschamps) : « Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'étais étranger et vous m'avez accueilli... » (Mt 25) Leur élan ministériel est celui de libertés nées de la passion commune pour l'humanité et pour l'Évangile de Jésus-Christ. Ils ont vécu

un charisme de combat analogue à celui de Jacob avec l'ange au moment de franchir le gué du Yabbock. Sauf que le combat aurait lieu en passant vers l'autre rive, vers des milieux sans référence à Dieu. Leur manière de vivre le ministère devait donner prise à leurs contemporains, elle devait s'exposer sans en imposer. « Ne pas lâcher l'espérance du Royaume ni celle des camarades de travail. » (F. Vico) Ce charisme de combat s'est exercé aussi bien sur le terrain syndical de la justice, du développement et de la solidarité que dans la confrontation interne au sein des équipes et l'incompréhension parfois douloureuse avec les responsables de l'Église.

« Ce n'est pas à la façon dont un homme parle de Dieu que je vois s'il a séjourné dans le feu de l'amour divin... mais c'est à la manière dont il me parle des choses terrestres. »

Le propos de Simone Weil est cité par Jean-Pierre Margier, prêtre et ouvrier sur les chantiers navals de la Seyne-sur-Mer. Porter vive la question de

Dieu dans un monde qui ne l'attend pas et ne l'entend pas n'oblige pas à invoquer son nom à tout bout de champ. La présence de Dieu à la vie des hommes, quels qu'ils soient, demeure un mystère marqué d'un étonnement : « Serait-ce toi Seigneur ? » (D. Lanquetot) Si les prêtres de la Mission de France ont peu parlé sur Dieu, ils ont aimé s'adresser à lui. En témoignent les mots de leur prière et leur liberté d'expression au sein de la liturgie. Une prière tissée des mots venus du Christ et des mots élémentaires de la vie partagée. Une liturgie de la table conviviale, nourrie du labeur des hommes, reconnaissante du vin joyeux des noces. Ce qu'ils ont dit de Dieu ressemble bien au Dieu du *Magnificat*, Celui qui marque sa préférence pour les petits et libère les opprimés. Claude Huret, du Havre, s'en était fait le chantre et le poète. Dans les récits de mission, on retrouve le combat contre les idoles de l'argent et du pouvoir (B. Amiot), le Dieu désarmé et désarmant (B. Boudouresques). C'est un Dieu en mouvement passionné de l'homme (A. Laforge), qui parle avec le cri des prophètes et la voix de messagers venus d'autres approches religieuses (D. Lanquetot), qui se lie à l'histoire de l'humanité par son Fils sans obliger l'homme à se lier à lui (P. Collet). Il est l'Emmanuel, Dieu présent avec nous : « Nous vivons le ministère dans un "être avec" parce que nous croyons que Dieu marche avec les hommes. » (L.-M. Berland)

« L'homme est la première route que l'Église doit parcourir en accomplissant sa mission, route tracée par le Christ lui-même, route qui, de façon immuable, passe par le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption. » (Jean-Paul II)

Il n'y a pas de mission sans départ. Celui qui prend la route ne quitte pas seulement un lieu géographique, des racines familières. Le voyage s'accompagne de rencontres inattendues qui délestent le missionnaire de son bagage culturel au contact d'une réalité différente. Ses motivations de départ fondent comme neige au soleil. Une conversion s'engage, la relation à Dieu et à l'Église s'en trouve renouvelée. À la relecture des douze portraits, on peut éclairer leur itinéraire spirituel à la lumière de ces sept routes rapportées par les évangélistes.

- **La route de Jérusalem à Gaza (Ac 8, 26-40)**

L'Esprit du Seigneur envoie Philippe vers le midi, sur une route déserte. *A priori*, ce n'est pas l'endroit où il y a le plus à faire. Cette route porte la marque d'une gratuité, voire d'une probable inutilité ; or elle se montre le lieu d'un dialogue en profondeur et d'une rencontre féconde.

- **La route d'Isaïe et Jean-Baptiste (Lc 3, 4-6)**

« Préparez les chemins du Seigneur, dit la voix du désert, rendez droits ses sentiers, comblez les ravins. » L'environnement est abrupt. À la manière du Baptiste, il s'agit de défricher le terrain, d'aplanir les cœurs, de précéder humblement celui qui vient.

- **La route de Jérusalem à Jéricho (Lc 10, 29-37)**

Lequel s'est montré proche de l'homme blessé ? Des trois témoins de passage, seul le voyageur étranger a pris le temps de s'arrêter, de manifester son attention et sa proximité. Le prêtre et le lévite n'ont su franchir la distance qu'imposait leur fonction.

- **La route du haut pays de Judée (Lc 1, 39-45)**

Marie se rend en Judée. Elle visite Élisabeth qui, à sa salutation, ressent au plus intime de son corps la vie joyeuse qui tressaille en elle. L'Esprit de visitation suscite la joie de la rencontre et l'émerveillement de la reconnaissance mutuelle.

- **La route de la mer, Galilée des nations (Mt 4, 12-17)**

Dans ce territoire, l'eau des rivières ne se déverse pas dans le Jourdain mais s'en va au large, vers la mer. Quelques-uns ont franchi les frontières pour aller vivre parmi d'autres peuples, voir la lumière se lever sur d'autres terres.

- **La route de Sychar, en Samarie (Jn 4, 5ss)**

Jésus, le Juif, et elle, la Samaritaine, n'auraient pas dû se parler sur la margelle du puits. Une source a pourtant jailli de leur conversation, en esprit et en vérité. C'est tout l'art de Jésus de rejoindre la personne dans un nœud de vie

et de l'éveiller à une source qui va la réconcilier avec elle-même, son histoire, en faisant la vérité.

- **La route de Jérusalem à Emmaüs (Lc 24, 13ss)**

L'effondrement d'une espérance, la tentation de tout plaquer, le besoin de parler des événements vécus, la lumière des Écritures, l'hospitalité partagée et le pain rompu à l'auberge, l'inconnu reconnu. Cette trame nous est tellement familière.

« Signe ce que tu éclaires, sans ignorer ce que tu assombris. »

(René Char, citation modifiée)

Cette génération pionnière a quitté la soutane et ce qu'elle sous-entendait de mise à part et de considération sociale pour assumer de plain-pied la

IL NE S'AGISSAIT PLUS
DE RECONQUÉRIR DES FRÈRES
OU UN TERRITOIRE MAIS
DE FAIRE SIGNE SUR LE
CHEMIN D'UN COMPAGNONNAGE
INÉVITABLEMENT HUMBLE
ET PATIENT.

condition ordinaire de leurs contemporains, en particulier celle du monde ouvrier ou agricole.

A-t-elle voulu l'enfouissement et tu le message évangélique autant qu'on le lui a reproché ? En fait, ce déplacement

a fait signe et le signe est un langage. Il endosse la signature d'une présence, il annonce à partir d'une chose sensible une réalité d'un autre ordre. Le sensible était le bleu de travail ou le tablier de service plus que la soutane, les mains dans la terre ou le cambouis, le corps qui endure les ordres et les cadences. « La vie professionnelle nous a dé-libéralisés. Les contraintes, les horaires, les comptes à rendre nous ont appris la dépendance et les ressources de la vie collective. » (F. Vico)

Il ne s'agissait plus de reconquérir des frères ou un territoire mais de faire signe sur le chemin d'un compagnonnage inévitablement humble et patient. Pour qui était venu le Christ ? À qui était vraiment destinée la Bonne nouvelle ?

Ces questions ont été posées en leur temps à Jésus lui-même, en particulier par les envoyés de Jean-Baptiste (Lc 7, 22). Par leur présence et leurs engagements, ils ont donné des signes tant aux envoyés qu'aux envoyeurs :

- mobiles pour sortir et rejoindre tout lieu, tout milieu où il y a des hommes à aimer ;
- compagnons de silence et de dialogue, de proximité et de fraternité ;
- inscrits dans l'aventure collective, avec ses luttes pour la dignité et la justice ;
- témoins du Christ et de la croix jusqu'à la contestation des idoles et des puissants ;
- acteurs d'une réconciliation entre le monde et l'Église ;
- chercheurs passionnés de Dieu qui aime les humbles et relève les opprimés ;
- priants moissonneurs de mots élémentaires tirés de la rencontre et du dialogue ;
- artisans créateurs de nouvelles expressions liturgiques pour rendre grâce ;
- pasteurs développeurs d'une collaboration avec les laïcs.

Conclusion

La prise au sérieux de l'histoire et des choses de la terre est au cœur de leur ministère. La présence de Dieu, ou de son Esprit, s'est faite d'autant plus reconnaissante qu'elle a été travaillée par une vive conscience de son

LA PRÉSENCE DE DIEU,
OU DE SON ESPRIT,
S'EST FAITE D'AUTANT
PLUS RECONNAISSANTE
QU'ELLE A ÉTÉ
TRAVAILLÉE PAR
UNE VIVE CONSCIENCE
DE SON ABSENCE.

absence. Démarche spirituelle où Dieu laisse le plus souvent deviner son initiative et sa bonté dans la relecture patiente des événements, conjugée à celle des Écritures.

Ces prêtres ont avoué combien ils se sont vus appauvris de certitudes mais évangélisés par d'autres qui leur ont révélé des aspects jusque-là

méconnus. La conviction est ferme : l'Esprit nous précède et dit du dehors quelque chose à l'Église. Oui, l'annonce de l'Évangile n'a pas été explicite,

mais c'est le regard et la parole des autres qui, en retour, ont été explicites. « Depuis que tu es là, je sais bien que ton Jésus, s'il a existé, ne peut que nous aimer. » (A. Grimaux, *La spiritualité des prêtres-ouvriers des BTP*)

Dans le contexte du XXI^e siècle, il sera bon de nous interroger sur l'accélération de l'histoire, de sortir de l'entre-soi masculin pour associer la responsabilité et l'expression des femmes, de mesurer l'entrée en scène de l'Asie alors que la vision internationale était surtout marquée par des débats Nord-Sud. À ce titre, la présence singulière de Jean de Miribel était un signe précurseur. Sans oublier deux vastes chantiers spirituels qui se sont ouverts avec l'omniprésence du numérique et l'urgence de la préoccupation écologique. ■

Le vrai spirituel est un inclassable

Frère Paul, Jacques Meunier

« *Toute vie est une manifestation de l'esprit, la manifestation de l'amour.* »
Morihei Ueshiba, fondateur de l'aïkido

La vie secrète des arbres¹. Cette lecture au repas de midi ajoute mille merveilles aux nourritures du corps, poisson et légumes en ce temps de carême. L'ignare qui n'a qu'une connaissance très vague des végétaux et ne leur accorde au mieux qu'un ersatz de vie succombe au plaisir du partage des forces et faiblesses communes à tous les « êtres vivants » de la nature. Vue, ouïe, toucher, goût, l'arbre disposerait donc des mêmes attributs de la vie que sont les différents sens ; il connaîtrait, lui aussi, attirance et répulsion pour ses congénères ; il aurait même un cerveau caché quelque part dans ses racines. Étonnement mais, finalement aussi, entrée joyeuse dans le compagnonnage d'un destin commun, une approche plus totale et décisive de l'« âme » de notre maison commune, si chère à Pape François, la vie.

1. Peter Wohlleben, *La vie secrète des arbres*, Paris, Les Arènes, 2017.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Jacques est prêtre à la Mission de France depuis 1969. Il est devenu Frère Paul par sa profession

solennelle le 1^{er} novembre 2018, à la communauté bénédictine de La Pierre-qui-Vire.

Vivre

Les arbres sont l'environnement quotidien, même limité maintenant au cadre de la fenêtre de la cellule pour le reclus à qui est interdit toute promenade, faute à des jambes qui lâchent. Pourtant, au-delà du premier rideau de verdure, de la prairie qu'il surplombe et d'où monte la musique du Trinquelin, fournisseur généreux d'électricité, une lisière sombre et touffue laisse imaginer la forêt du Morvan.

Les arbres, la nature, le bois. Et c'est toute l'enfance qui resurgit, en Haute-Marne, entre forêts du Der et du Val, enfance vécue aussi au rythme de l'atelier de menuiserie paternel. Dans une région marquée par une vraie présence et une vive conscience ouvrière héritées du « glorieux » temps des maîtres de forge, marquée aussi par un environnement politique radical-socialiste et laïque, en contraste d'une famille profondément chrétienne, les « autres qui ne croyaient pas au Ciel » étaient bien là, présents : camarades d'école qui n'étaient peut-être même pas baptisés, inconnus en tout cas du catéchisme et de la communion solennelle, et, surtout, quelques-uns des ouvriers de l'entreprise familiale. Les mots d'incroyants et encore moins de pécheurs ne venaient pas alors aux lèvres pour qualifier ces hommes, ouvriers-artisans qui exprimaient leur humanité dans leur art et leur fierté de la « belle ouvrage ». De leur fréquentation naissait spontanément l'admiration pour une humanité riche et pleine, la reconnaissance aussi d'une certaine fraternité dans le partage, parfois de leur travail, à l'atelier ou sur des chantiers, toujours plus nombreux, toujours plus pressés en ces temps de reconstruction d'après Libération. Partage de l'humanité ; n'était-ce pas déjà vie dans l'Esprit ?

*Pierre Ceyrac ou la grâce d'aimer*². Autre lecture, encore au réfectoire, au repas du soir cette fois, qui ramène instantanément aux années 1970, non pas d'abord en raison de la figure lumineuse, trop peut-être, de Pierre Ceyrac qu'elle présente, mais par le souvenir de son frère François, alors président du CNPF, qui ne pouvait laisser indifférent l'ouvrier tourneur, traître au travail

2. Anne-Sophie Constant, *Pierre Ceyrac ou la grâce d'aimer*, Paris, Albin Michel, 2020.

du bois, passé à la métallurgie dans les usines de la Boucle. Temps de premier ministère, quelque peu tiraillé entre la pastorale ordinaire et cette plongée dans le monde du travail. Temps d'apprentissage à l'enfouissement, autre vie dans l'esprit, inspirée de Charles de Foucauld.

Mais, passant de François à Pierre, la figure de Pierre Ceyrac, missionnaire jésuite en Inde, nous propulse une décennie plus tard, en Chine. Dans le même temps, ou presque, quelques frères de la Mission de France traçaient leur propre chemin en Égypte,

expérience qui incitait à s'ouvrir au dialogue interreligieux. Des lectures du temps conduisaient à privilégier les fortes tentatives d'inculturation en suivant la voie de *l'advaita* d'un Montchanin et

L'ATHÉISME TRANQUILLE
AFFICHÉ PAR LES
COLLÈGUES ET LES
ÉTUDIANTS APPELAIT À
CREUSER D'AUTRES PISTES.

de Le Saux. Exercice purement intellectuel car, dans la Chine loin de ses traditions culturelles et religieuses multimillénaires, l'athéisme tranquille affiché par les collègues et les étudiants appelait à creuser d'autres pistes que la rencontre du bouddhisme qui aurait pu inspirer. Restait le taoïsme, l'autre grande voie religieuse, propre à la Chine, celle-là. Comment s'en approcher ? En pratiquant le *taijiquan*, visuellement simple méditation corporelle, cela et bien plus que cela. Pendant plus de dix ans, parfois en groupe mais le plus souvent en solitaire, des parcs d'université aux rues de Pékin et jusqu'au plus profond des montagnes du Hunan, ce « Taiji », disions-nous, a rythmé le cours des jours avec l'espoir avoué de découvrir « une source ». Puis, abandon de cette pratique qui pourtant conduisait à une sereine lucidité favorable à la méditation et à la prière ; abandon, oui, faute de pouvoir rencontrer le véritable maître, seul à même d'introduire au cœur du « Dao », cette source de la « spiritualité » la plus chinoise qui soit.

Paradoxe de ce pays où soixante-dix ans d'un régime totalement matérialiste semblent avoir étouffé, jusque dans les cœurs, toute trace de ces deux grandes sagesse qui lui sont propres. Bouddhisme et taoïsme ne seraient

donc accessibles que par la lecture des textes anciens ou la fréquentation des nombreux lieux de leurs longues histoires souvent entrelacées.

Pourtant, dans la vie avec étudiants et collègues, dans les rencontres au hasard, s'exprimait parfois la nostalgie d'un « sens » à retrouver et à ranimer, la quête d'un ailleurs : « Jacques, parle-moi de la fidélité ! » Cet « ailleurs » qui a jailli au printemps 1989. Cette année-là, au retour annuel en France, après la tuerie du 5 juin, dans un article relatant ces semaines vécues avec les étudiants, je n'avais pu qu'évoquer la présence de l'Esprit et conclure ainsi :

« Qu'on me pardonne ! Je crois que seul l'Esprit peut inspirer une telle folie. Idéalisme ? Soit ! Une part de mon bonheur est d'avoir été témoin de la force amoureuse de l'Esprit quand il habite une jeunesse respectueusement rebelle. »

Dans

Préposition fréquente. Petit mot aux multiples sens et utilisations, il marque le passage d'un extérieur vers un intérieur. Il invite donc à la relation, au passage vers un inconnu, une intériorité.

Deux significations nous retiendront particulièrement.

« Au sein de », la vie au sein de l'Esprit, une vie qui nous fait appartenir à un ensemble, être compté au nombre de celles et ceux qui appartiennent

DANS LA VIE AVEC
ÉTUDIANTS ET COLLÈGUES,
DANS LES RENCONTRES
AU HASARD, S'EXPRIMAIT
PARFOIS LA NOSTALGIE
D'UN « SENS » À
RETRouver ET À RANIMER.

à l'Esprit. S'impose ici, sans pédanterie, l'évocation du *nei-wai* (intérieur-extérieur) chinois, opposition coupée au couteau ; l'étranger, toujours *wai* et jamais vraiment *nei*. Très bizarrement, je retrouve ce sentiment d'exclusion de la part de cette commu-

nauté qui m'a pourtant accueilli, invité devrais-je dire avec tant de fraternelle amitié. N'est-on pas toujours quelque peu étranger sur cette terre ?

Mais aussi, autre sens informé par *dans* : « selon », la vie selon l'Esprit, c'est-à-dire en conformité avec l'Esprit, selon l'esprit de l'Évangile. Et puis, l'esprit, le souffle renvoie au « *qi* », l'énergie vitale qui, dans la philosophie taoïste, constitue le véritable support de toute vie. Connivence, ici et là-bas !

L'Esprit

Des mots du Nouveau Testament nous parlent de cet Esprit.

« Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » (2 Co 13, 17) Pour saint Paul, au chapitre 8 de *l'Épître aux Romains*, le vrai spirituel est un inclassable : il n'est ni en avance, ni en retard, ni à droite, ni à gauche, ni au centre, ni en haut, ni en bas. Il est libre, libre d'aimer, libre d'audace. La liberté dans l'Esprit.

Jean 3, 8 : « Le vent souffle où il veut, tu entends sa voix mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'Esprit. »

La vie spirituelle, c'est alors se laisser faire, se laisser modeler, une liberté qui ne se trouve qu'en se laissant creuser pour se laisser remplir : image de la poterie si présente dans l'Ancien Testament (*Isaïe 64* et les psaumes). M'aura-t-il fallu 50 ans de vie pour en arriver à ce chemin de liberté reçue et offerte en retour ? Chemin où je suis engagé avec et dans la communauté monastique. Même s'il m'est arrivé souvent (et encore maintenant) de me demander ce que je fais dans cette communauté, reste la fidélité incroyable de nos frères qui n'avaient probablement jamais imaginé, à 18 ans, d'avoir à la vivre jusqu'à 95 voire 100 ans. Fidélité dans l'engagement, dans la prière et aussi dans la vie fraternelle envers et contre tous nos travers et manquements. Cette fidélité m'interpelle et me conduit à poursuivre pour les quelques années de vie qui me restent, du moins sur terre.

J'ai longtemps vécu dans un entre-deux, arête surplombant deux abîmes, fidélité et infidélité. Parfois, je revis en pensée et fais cette expérience : le souvenir, la nostalgie d'un moment de rencontre, de partage intime, suivi de la déconvenue stérile née de l'absence. Expérience qui pour moi se prolonge

dans le temps et se mue en attente féconde, creuset où se purifie le regard sur les frères qui finiront bien par me révéler la Lumière en eux qui me manque tant.

J'ai dit nostalgie ; oui, je l'avoue. Je reste habité de la Chine. Je l'ai quittée de fait il y a plus de dix ans, après la décision de mettre fin à mon statut de résident. Certes, elle n'a plus la première place dans mon horizon quotidien. Mes échanges habituels se sont réduits comme peau de chagrin dans des proportions quasi-inimaginables. Les contacts sont donc bien moins pre-

LA CHINE M'AIDE
À VIVRE L'ESPÉRANCE
DANS LE DÉTACHEMENT
DU QUOTIDIEN,
QUI A QUELQUE
CHOSE À VOIR AVEC
L'INDIFFÉRENCE.

nants. Il demeure malgré tout un noyau d'amis et surtout d'amies fidèles, sans oublier quelques visites qui sont toujours des moments de forte émotion et d'échanges précis car élaborés au cœur, dans l'attente de l'heure de la rencontre. Je ne regrette rien de cette évolution.

Si je garde une attention privilégiée à la situation de l'Église en Chine, suivre l'évolution politico-économique de cet immense pays devenu sous nos yeux deuxième grande puissance mondiale ne m'a jamais passionné. Mon intérêt était et reste ailleurs. D'où ma position actuelle et assez facile, d'apparent détachement.

Il n'empêche que je reste marqué comme au fer rouge. La Chine m'a appris la patience géologique, celle qui traverse les générations et les millénaires, celle qui guide et oriente ma prière du côté de l'espérance, en communion avec ce peuple privé du meilleur de lui-même depuis plus de 2 000 ans par des pouvoirs qui avaient, qui ont pour point commun de rester fermés à la transcendance et de ne pouvoir, en conséquence, satisfaire les aspirations les plus profondes des hommes et des femmes de tous temps.

Oui, la Chine m'aide à vivre l'espérance dans le détachement du quotidien, qui a quelque chose à voir avec l'indifférence, souhaitée je crois. Mes amis chinois d'aujourd'hui profitent, avec une apparente désinvolture, des facilités

que leur offre leur position de classe moyenne, favorisée par le régime. Mais lorsque, dans la communion de l'amitié, affleure l'expression de l'aspiration profonde à un plus-être, homme ou femme, un léger voile de gravité recouvre le visage. Je vois dans ce moment non pas une amertume mais le partage de l'espérance enfouie, que la patiente géologie découvrira un jour. En attendant, nous communions parfois et de manière tout à fait inattendue, dans le jardin secret de la prière.

En communauté, nous prions les psaumes mais aussi nous chantons des cantiques, dont beaucoup me portent à l'action de grâces, comme ce merveilleux *Vivre à Dieu seul* qui ponctue les deux fêtes offertes à notre père saint Benoît, du moins par notre calendrier liturgique.

Consentir à toujours commencer,
Pouvoir être trahi sans cesser de croire aux hommes,
Savoir que toute chose est en Dieu, précieuse et pure.

Je me sens perdu mais aussi éperdu d'amour, intact parce que, ainsi que le dit Pape François : « Je suis un pécheur pardonné. » Alors il ne me reste, comme en 1969, qu'à m'abandonner. À qui, à quoi ? À la volonté de Dieu ? Oui, peut-être, je ne sais, oui, probablement ! Conduit par l'Esprit. ■

Apporter un signe de catholicité

Françoise Pinot

Françoise Pinot a vécu de nombreuses années en Chine comme enseignante en université ou écoles normales. Elle a marché toutes ces années en grande proximité d'amitié, de vie spirituelle, de relecture de mission et de recherche commune avec la Mission de France. Décédée il y a six ans, elle a laissé un ensemble important de réflexions et de témoignages, dont celui-ci. Il avait été sollicité de sa part pour tenter de montrer, lors des Journées pastorales des aumôneries francophones hors de France, d'autres approches d'une vie d'Église et de mission possibles, autres que le classique système des aumôneries ou paroisses françaises, même dans des conditions difficiles comme en Chine.

Jacques Leclerc

Au long des années que j'ai passées en Chine, j'ai chaque fois pris contact avec l'Église locale et j'ai pu la « fréquenter » sauf à Daqing. Je l'ai fait parce que cela me semble aller de soi. Il est évident qu'on vit aussi la foi de l'Église avec des groupes d'affinité avec lesquels il est possible de réfléchir et d'approfondir parce qu'on a le même langage ou des questions proches. Mais ce n'est pas tout. L'Église n'est pas la somme « d'associations » où les gens se regrouperaient par affinités, une « superstructure ».

Il me semble important d'entendre la « convocation » à l'Eucharistie et de retrouver en ce lieu de Chine le germe visible de l'Église que l'Esprit construit dans ce peuple précis. Ma foi est nourrie de cette décision constamment à reprendre de me « mettre en route » (mes pieds qui font cette heure de déplacement portent cette foi) et de rester fidèle à l'écoute de la Parole et au partage du Pain. Partager l'Eucharistie avec la communauté chinoise locale,

c'est me remettre dans l'attitude de recevoir la Parole d'un Autre, des autres. Il ne s'agit pas tant de me dire « j'y vais ou je n'y vais pas » *que de ré-entendre une « convocation » (ecclesia) à laquelle je peux répondre.*

J'y reçois le témoignage d'une communauté de pauvres (« ni des sages, ni des riches, ni des puissants ») très proches de tous ceux que je peux rencontrer dans la rue, l'autobus, au marché ou sur le campus. Ce qui s'y dit est souvent très essentiel : fraternité, service, confiance, liberté par rapport aux biens matériels. Cela m'aide à vivre « l'ordinaire » de ma vie quotidienne, elle aussi faite de peu de choses.

La messe est dite en grande partie en langue locale, parfois en mandarin. (Il semble y avoir au moins à N. une certaine pression officielle pour l'emploi du mandarin – ce qui est

aussi justifié sans doute par le fait que la langue « locale » de N. est exclusivement celle de la ville et que l'assemblée est plus diverse). C'est le rite conciliaire qui est adopté et à N. il n'y a aucune différence avec la célébration d'une paroisse française ordinaire, quoique « patriotique » (la mémoire du pape est toujours évoquée par exemple). L'ambiance est très chaleureuse car beaucoup de paroissiens se connaissent et il y a de plus en plus de nouveaux baptisés.

MA PRÉSENCE APPORTE UN
SIGNE DE « CATHOLICITÉ »
AUQUEL LA COMMUNAUTÉ
EST TRÈS SENSIBLE.

Il me semble que ma présence apporte un signe de « catholicité » auquel la communauté est très sensible. Nous sommes plusieurs étrangers et, à Pâques, un Congolais a été baptisé au milieu d'une trentaine d'adultes chinois. Nous n'avons pas de traitement spécial et sommes généralement mêlés à la foule. Plus d'une fois, j'ai été sollicitée pour figurer sur une photo de mariage ou de baptême. Ce n'est pas une simple curiosité ou l'intérêt d'avoir un « long nez » sur la photo comme j'étais tentée de le croire un peu vite. Chaque fois l'invitation est très explicite : c'est parce que

nous sommes croyants ensemble : « Comme cela, c'est vraiment l'Église », « Tous les croyants sont une même famille », « Dans l'Église, il n'y a pas de nationalités »...

À N., les mariages et les baptêmes se célèbrent généralement à l'issue de la messe du dimanche et beaucoup de paroissiens y participent. Je trouve que cela donne un sens « ecclésial » très positif au mariage. Personnaliser et individualiser le mariage comme on l'a fait chez nous a redonné tout un

sens à l'engagement mais cela a affaibli la dimension sacramentelle.

JE TROUVE QUE
CELA DONNE UN
SENS « ECCLÉSIAL »
TRÈS POSITIF
AU MARIAGE .

Autre chose très positive : l'effort d'accueil des curieux et des visiteurs très nombreux (souvent des jeunes) qui passent à l'église pendant les offices et à

l'occasion des fêtes. Des jeunes croyants se tiennent au fond pour leur parler, leur expliquer ce qui se passe, les inviter à un échange après la messe. Des panneaux dressés à chaque occasion présentent la foi dans le souci de répondre aux questions des passants.

Aucune autre forme de participation à la vie de la communauté ne m'a été proposée (à Dongmen, on m'avait invitée tout simplement à me joindre à la chorale, ce qui était facilité par le fait qu'à l'époque on chantait encore pas mal d'hymnes en latin !). Le jeune Congolais s'est inscrit à la chorale et a suivi quelques réunions de catéchèse – comme un paroissien parmi d'autres – ce qui est facilité bien sûr par sa connaissance très courante du mandarin.

J'ai connu un cas où une paroisse protestante avait gentiment refoulé une luthérienne allemande. C'est qu'ils avaient été un peu envahis auparavant par quelques étrangers « actifs » décidés à leur « apporter » de nouvelles façons de prier, de lire la Bible, etc. Je pense que les croyants chinois ont trop longtemps souffert d'être perçus comme adhérents à une religion « étrangère ». Il leur faut mûrir pour pouvoir construire une Église de Chine.

Il me semble que, de toutes façons, grande discrétion et modestie s'imposent, en restant toujours centrés sur l'essentiel. C'est quand même frappant de voir l'empreinte « nationale » que les « missions » transplantent malgré elles. Je pouvais retrouver la trace « espagnole » à Dongmen comme la trace « française » à Daqing ou N. !

En revanche, les contacts de communauté à communauté (comme entre N. et Nanhua) sont très précieux, surtout s'ils se font dans un temps assez long et sur des objectifs précis (liturgie, catéchèse des jeunes, formation biblique) et engageant non seulement les prêtres, mais aussi des laïcs et des religieux dans des contacts personnels.

Je vois des signes de cette maturation dans la façon dont la prédication prend de plus en plus appui sur la réalité sociale concrète locale dans un souci de réflexion (le chômage, la course à l'argent, etc). Mais aussi la prière universelle qui s'élargit à la « catholicité » en évoquant les situations d'autres peuples, d'autres hommes. Ces deux dimensions sont un fort témoignage pour le passant.

Pourquoi n'ai-je pas fréquenté la communauté à Daqing ? La situation locale de conflit rendait la place des étrangers très difficile à tenir. Ils étaient aussitôt pris en otage et utilisés comme porte-drapeaux involontaires par une des deux fac-

tions. Situation exceptionnellement confuse puisque l'évêque « patriotique » était celui reconnu par Rome et non celui qui avait été choisi par l'Église non-officielle. Ces tensions

UNE COMMUNAUTÉ
DIVISÉE NE PEUT ÊTRE
ACCUEILLANTE AUX
ÉTRANGERS. ELLE NE
SAIT « QU'ANNEXER ».

avaient aussi pour conséquence que la Sécurité et le Bureau officiel des affaires religieuses suivaient tout de très près. Leçon bien claire : une communauté divisée ne peut être accueillante aux étrangers. Elle ne sait « qu'annexer ».

À vrai dire, je ne me suis jamais préoccupée *a priori*, d'avoir ou de ne pas avoir de « communauté » en Chine – sachant qu'il me faudrait de toute façon essayer de vivre le mystère de l'Église dans des formes certainement nouvelles (mais n'est-ce pas un des sens du sacrement de confirmation ?) : l'accueillir quand elle m'est donnée, la découvrir lorsqu'elle est cachée, l'inventer ou l'imaginer avec d'autres quand elle est à construire – et le plus souvent les trois à la fois.

[...] Je me pose beaucoup la question de ce que veut dire être chrétien en Chine mais, pour moi en tout cas, il y a des choses qui comptent beaucoup. Par exemple, laisser toujours une question ouverte, ne pas vivre dans un monde fermé avec des réponses toutes faites, y compris des réponses religieuses. Laisser toujours une porte ouverte.

Dans la résurrection, il y a le tombeau qui est vide ; on n'a pas retrouvé le corps de Jésus, c'est très bien. Il y a une porte ouverte vers la vie, une porte ouverte vers les autres ? Je crois que c'est très important de ne pas boucler les questions. Et savoir aussi que chaque personne est un mystère caché. Chaque personne compte ; quelle qu'elle soit, elle a quelque chose à m'apporter.

Et puis, qu'est-ce que je dirais encore ? Savoir remercier. Je crois que c'est une chose importante que j'ai apprise dans la foi chrétienne. Remercier Dieu mais aussi comprendre qu'on reçoit toujours des autres, qu'on reçoit énormément. Je crois qu'on ne donne que ce qu'on a reçu et le problème, c'est de savoir recevoir. ■

L'Esprit, celui qui fut mon berger

Ghislain Lafont

Le thème de cette *Lettre* est : « La vie dans l'Esprit ». Je me suis permis de changer l'ordre des mots. Je suis en effet un moine théologien largement nonagénaire. À cet âge-là, on regarde plutôt en arrière afin de discerner comment l'Esprit a joué dans une vie, rendre grâces, demander miséricorde. L'Esprit est « celui qui fut mon berger depuis que j'existe jusqu'à ce jour, l'Ange qui m'a délivré de tout mal » (*Gn 48, 15*), ainsi que disait Jacob avant de mourir.

Un lieu, un temps

S'il s'agit d'un moine, l'Esprit l'a poussé dans un **lieu**, en l'occurrence dans la forêt du Morvan, au flanc d'un coteau avec une rivière qui coule en contrebas : un très bel espace, cadeau précieux pour une vie ! Cet endroit solitaire est bâti ; il y a une demeure avec une église, un cloître, des ateliers, une hôtellerie pour accueillir, des livres pour étudier. Il y a une communauté d'hommes qui y vivent depuis 170 ans ; il y a un cimetière où les défunts attendent la résurrection mais sont encore là, dans la mémoire des frères vivants. En somme, c'est un lieu « habité » ; il y a, comme disent les architectes, un *genius loci*. Ce génie, qui a provoqué la fondation et la continuité de ce lieu, n'est-il pas l'Esprit Saint

À PROPOS DE L'AUTEUR

Ghislain Lafont est moine à La Pierre-qui-Vire depuis 1945. Il a étudié et enseigné la théologie depuis 1955 au monastère

et ailleurs, en particulier à Rome. Son dernier livre, sorti en mars : *Le catholicisme autrement ?*, Éditions du Cerf, s'oriente vers l'avenir.

qui y demeure ? Le monastère n'est-il pas la demeure de l'Esprit pour ceux qui y ont été appelés ? Avoir vécu là pendant des décennies et espérer y mourir (plutôt qu'à l'hôpital) est, à soi seul, un don spirituel.

Ce monastère a une **histoire** : d'abord, il participe à l'histoire universelle – celle de la planète, de l'Europe, de la France. Les événements – et Dieu sait qu'il y en eut ! – ont provoqué des exils, des retours, des périodes fastes, d'autres plus ternes. Davantage, le monastère a vécu l'histoire de l'Église, se

RECONNAÎTRE EN TOUT
CELA L'ŒUVRE DE
L'ESPRIT NE S'EST
PAS FAIT, NE SE
FAIT PAS ENCORE
AUTOMATIQUEMENT.

tenant pendant longtemps plus proche de Louis Veuillot que de Montalembert (qui pourtant avait un château dans les environs !). Puis il s'est laissé questionner par le mouvement des idées, l'ébranlement de certaines convictions, l'attention aux naissances imprévues

(dont la Mission de France, notre voisine géographique) et, *last but not least*, le Concile Vatican II. De ce passage d'une ambiance ultramontaine tranquillement vécue, en marge d'un modernisme spontanément écarté et d'une ignorance consécutive de la modernité, à une prise de conscience d'abord étonnée, et finalement assumée, de toute la culture pré et post-conciliaire, le moine nonagénaire a été témoin. Acteur aussi car ce passage s'est peu à peu inscrit dans les murs, dans l'horaire, au chœur, au réfectoire, à l'accueil, dans les activités, et rien ne s'est fait sinon moyennant un discernement et un consentement progressifs où chacun a eu sa part de responsabilité. Reconnaître en tout cela l'œuvre de l'Esprit ne s'est pas fait, ne se fait pas encore automatiquement. Adhésion et participation, mais aussi incertitude et lenteur, résistance et refus : toute la gamme des attitudes et des sentiments a joué pour chacun et pour tous. On comprend peu à peu – et c'est essentiel – que la conduite de l'Esprit sur la vie d'une communauté est à la fois pressante et humble. Pressante, car il s'agit de faire passer l'intense grâce évangélique, initiée avec Jean XXIII et amplifiée au-delà du prévisible avec François ; humble, parce qu'il ne faut, sinon blesser, du moins détruire personne. Il ne faut pas non plus se laisser trop blesser ; il faut apprendre à pardonner.

Chercher Dieu : vie monastique

Ce lieu et cette histoire, vecteurs de l'action de l'Esprit, provoquent la vie personnelle du moine.

L'expérience m'a montré qu'il y a une relation étroite entre l'appel à la vie monastique et le don de l'intelligence de la foi, ce qu'on nomme « théologie ».

La vie monastique ? Selon la Règle de saint Benoît, elle donne et requiert la recherche de Dieu menée dans l'humilité : le moine « cherche Dieu », ce qui veut dire concrètement « être soucieux de l'œuvre de Dieu, de l'obéissance et des humiliations ». Il s'agit donc d'un chemin d'humilité qui conduit à la connaissance, celle dont parle Jésus au ch. 17 de l'évangile de Jean, moyennant la douceur des vrais enfants de Dieu. L'observance monastique prévoit d'assez longs temps où le moine est seul et où il prie. L'Esprit le conduit dans ce voyage intérieur. L'Écriture Sainte jalonne la route et les étapes jadis énumérées par Guigues le Chartreux sont toujours d'actualité : lecture, méditation, prière, contemplation. On y passe du temps, avec le sentiment qu'il faudrait en donner davantage. Or, comme dit le psaume 62 : « Après toi languit ma chair, terre aride, altérée, sans eau » ; il y a une sorte de détachement nécessaire par rapport au résultat. La prière est comme une nourriture : en dehors de certains jours de grande fête où le repas est plus soigné, on ne se souvient pas dans l'après-midi de ce qu'on a mangé le matin, mais on a mangé, sinon on aurait mal à la tête ! L'Esprit Saint pousse à donner du temps à la prière, il engrange ce qui s'y passe et c'est plus tard qu'un mot, une image, une pensée jaillit, qui donne une lumière, parfois éblouissante, parfois discrète mais qui, toujours, rapproche de Dieu et des hommes.

Chercher Dieu : théologie

La théologie ? Une quête jamais finie pour comprendre ce qu'on croit et dont on essaye de vivre en écoutant la Parole et en mettant en œuvre les ressources de la culture humaine. La Règle le dit encore : un des moyens privilégiés pour parcourir la voie monastique, ce sont les « lectures » : de l'Écriture Sainte d'abord, des Pères et des docteurs qui l'ont commentée ensuite.

À quoi on doit ajouter aujourd’hui les monuments de la culture contemporaine. Ici encore, l’humilité en est le climat fécondant, celui dont parle le psaume 130 : « Seigneur, je n’ai pas le cœur fier ni le regard ambitieux... » Alors la théologie est vie dans l’Esprit.

« Chercher Dieu », dit saint Benoît. Au niveau simplement humain, la recherche est déjà une bénédiction. Si un homme se définit « chercheur au CNRS (Centre national de la recherche scientifique) », il a une bonne raison

LES SCIENTIFIQUES FONT
ÉQUIPE, LES PHILOSOPHES
MOINS OU PAS DU TOUT ;
LES MEILLEURS NE FONT PAS
ÉQUIPE, ILS FONT ÉCOLE.
CES CHOSSES-LÀ SONT VÉCUES
AUSSI LORSQU’ON RECHERCHE
L’AMOUREUSE INTELLIGENCE
DE LA FOI.

sociale mais, pour lui-même personnellement, il a le sentiment d’être sur un chemin de vérité qui aboutit à des trouvailles qui font, si peu que ce soit, avancer les questions. Il y a peut-être une différence selon les disciplines : les scientifiques font équipe, les philosophes moins ou

pas du tout ; les meilleurs ne font pas équipe, ils font école. Ces choses-là sont vécues aussi lorsqu’on recherche l’amoureuse intelligence de la foi. L’élément de communication et de partage, si important entre chercheurs, est certainement plus réduit dans la recherche théologique du moine que dans d’autres espaces : chacun trouve le moyen d’y pallier.

Il me semble que ce chemin de vie et de théologie est un chemin *inspiré* (et qui dit inspiration, dit souffle de l’Esprit). Mon expérience est que cela a été souvent durant la prière, que ce soit au chœur ou en cellule, que la lumière est apparue, comme évidente, qui mettait un terme à une recherche commencée et poursuivie dans l’austérité de l’étude.

Le fruit bienfaisant qu’on recueille, parfois beaucoup, parfois moins, c’est ce que le Pape François appelle, dans un document récent sur les études chrétiennes, la « joie de la vérité », *Veritatis gaudium* – saint Augustin

disait la « joie qui vient de la vérité », *Gaudium de veritate*. Il y a un vrai bonheur à entrer dans l'intelligence de l'Évangile, sur le plan de la cohérence intellectuelle certes, mais aussi sur celui de la transformation intérieure : la vérité de Dieu transfigure peu à peu. Il y a un également vrai bonheur à essayer de transmettre par l'enseignement (tout théologien est, à quelque moment, professeur) ce qu'on a compris, et par le témoignage ce qu'on a vécu et qui a illuminé.

Le combat spirituel

Qui dit « vie dans l'Esprit » dit aussi combat spirituel. Il y a une ascèse dans la voie monastique mais aussi dans la recherche théologique. Quels sont les terrains de lutte ?

Un premier champ de combat est la lutte contre la paresse ou, pour dire les choses positivement, la persévérance dans la recherche. Une fois parvenu, pour la vie monastique, à ce qu'on pourrait appeler une certaine honnêteté de vie, et une fois atteint pour l'étude un certain niveau de données cohérentes, on peut en rester là. Cet arrêt relatif n'est pas le fait d'une décision formelle, plutôt le fruit d'une fatigue, la tentation, à laquelle on cède, de ne pas aller plus loin ; le vocabulaire monastique parle d'acédie : on ne s'inquiète plus, on laisse courir ; c'est le contraire de l'expression américaine qui sert parfois de formule de congé entre personnes, *take care* : on ne prend plus soin de soi, du soi véritable, du chercheur de Dieu en soi. De même, dans l'Université chrétienne comme dans les autres, il me semble qu'il y a deux catégories : les professeurs qui ont fait leur cours une fois pour toutes et se bornent à le répéter année après année, quitte à le mettre à jour ; il y a aussi ceux qui demeurent en recherche, s'informent, étendent leurs champs d'investigation. Ceux-ci sont passionnants, c'est-à-dire qu'à les suivre on entre dans le jeu, on participe, réagit.

UN PREMIER CHAMP DE
COMBAT EST LA LUTTE
CONTRE LA PARESSE
OU, POUR DIRE LES
CHOSSES POSITIVEMENT,
LA PERSÉVÉRANCE DANS
LA RECHERCHE.

Ces professeurs-là « font école ». Mais le prix à payer est la persévérance dans l'étude ou tout autre travail, aussi rude parfois que celle requise pour la prière.

Parce qu'il s'agit de choses essentielles, il y a un engagement où la personne entière se trouve impliquée, et il en résulte que les désaccords sont difficiles à vivre. Les évidences auxquelles on est parvenu, au prix de longs travaux où l'inspiration a sa place mais aussi la construction rationnelle,

LA GUERRE NE PRODUIT
RIEN DE BON. ELLE
DÉTRUIT, ELLE PEUT
TUER... IL Y A DONC
UN COMBAT À MENER
SANS FIN : CELUI
DE LA DOUCEUR.

n'apparaissent pas à tous de la même manière. On a de la difficulté à se faire comprendre, mais aussi à comprendre les autres. Au niveau de la vie communautaire, la difficulté est la même, bien qu'elle joue surtout au niveau des prises de décision concrètes.

Aussi bien, dans l'un et l'autre cas, l'agressivité est-elle souvent à la porte ; du temps où on parlait latin, il était question de la *rabies theologica* : la rage des théologiens. Il peut y avoir aussi une *rabies monastica* : l'agressivité des moines ! La controverse est légitime, elle est mise en avant d'arguments contre, ce qui peut permettre d'élargir la question ; elle peut se développer dans le cadre d'inspiration dont j'ai parlé. La polémique ne l'est pas : dans ce domaine comme dans les autres, la guerre ne produit rien de bon. Elle détruit, elle peut tuer... Il y a donc un combat à mener sans fin : celui de la douceur.

Il y a aussi, parmi les champs de l'ascèse, la lenteur du corps ecclésiastique : la dénivellation est trop grande entre les urgences telles que les voient les théologiens et les décisions prises (mais souvent aussi ajournées) par les leaders parfois moins cultivés, mais qui ont à déterminer le possible, lequel est toujours en dessous du souhaitable. Et combien sont nombreuses, dans la période où nous sommes, les réformes concrètes nécessaires, voire urgentes, fondées sur des convictions théologiques solides qui sont longues

à arriver, si même elles arrivent ! Quand on se souvient des espoirs nés pendant et immédiatement après le Concile dont on anticipait la réalisation proche et le point où nous en sommes aujourd'hui, et quand on se rend compte des retours en arrière, on a besoin d'Esprit Saint pour se maintenir dans l'Espérance. Et si, comme il le semble en ce moment, un prophète se lève, pape par surcroît, un bataillon surgit pour aller contre !

Ce qu'on comprend, quand on arrive en fin de vie, c'est que l'Esprit Saint nous a conduits là où nous devons aller. Au début de la vie, spirituelle ou apostolique, on a peut-être – et c'est bon – un ou des projets ; on se fait une idée ou une image de sa « vocation ». À la fin, le projet n'est certes pas renié ou abandonné mais on perçoit qu'il s'est réalisé autrement. Il était comme une impulsion de départ mais peu à peu on a été amené vers le point d'arrivée. On perçoit qu'il faut aimer la vie qu'on a eue : découvrir qu'elle a été belle, se convaincre qu'elle a été un élément unique, irremplaçable, si petit soit-il, de la construction du Corps du Christ, de la figure du Royaume qui n'est pas encore advenu. Cela crée une communion humble mais forte avec tous les hommes et avec chacun. Eux aussi ont suivi leur chemin, leur richesse est nôtre, nôtre aussi leur pauvreté. ■

Qu'est-ce que mener une vie spirituelle ?

Dominique Salin, sj

Tout chrétien est appelé à vivre sa foi comme une aventure spirituelle. Dans le mot « spirituel », il y a d'abord le mot « esprit », non au sens intellectuel mais au sens aérien de « souffle » (esprit, en grec, se dit *pneuma*). Tout chrétien est appelé à expérimenter dans sa vie l'Esprit de Jésus, le souffle de Jésus reçu au baptême. Tout chrétien est appelé à « respirer » l'Évangile (« respirer » aussi au sens où l'on respire la joie ou la tristesse), à mener une vie selon l'Esprit du Christ.

Parmi les traits de la vie spirituelle chrétienne, le plus fondamental, celui que la spiritualité chrétienne a en commun avec d'autres formes d'expériences, est l'expérience d'être mené.

« Passivité »

Saint Paul ne cesse de le répéter : « Laissez-vous conduire par l'Esprit »¹... Être « conduit » par l'Esprit : simple manière de parler ? Ou bien cela correspond-il à une expérience vérifiable ?

1. Voir aussi *Ga* 5, 16.25 ; *Rm* 8, 4.14...

À PROPOS DE L'AUTEUR

Dominique Salin est jésuite. Il a enseigné l'histoire de la spiritualité aux facultés jésuites de Paris (Centre Sèvres).

On pourra lire *L'expérience spirituelle et son langage. Leçons sur la tradition mystique chrétienne*, Paris, 2015.

Nous n'avons pas besoin de croire saint Paul sur parole. Nous tous avons connu, dans notre vie, des moments où nous avons eu l'expérience d'être menés. Des moments où quelque chose *a parlé* en nous ; des moments où quelque chose *s'est décidé* en nous ; des moments où quelque chose *a craqué* en nous : une barrière, un verrou, une défense ; des moments où quelque chose *s'est dilaté* en nous ; des moments où quelque chose *a chanté* en nous. Des moments où nous avons eu l'impression d'être témoins de ce qui se jouait en nous, plus que d'être acteurs de ce qui se passait.

Des moments, lâchons le mot, de *passivité*. Ce sont des moments où la vie a été plus forte en nous que ce qui pouvait y faire obstacle. Des moments où la vie a été plus forte que notre volonté. Des moments qui nous ont rendus heureux.

Tant qu'il n'y a pas eu, dans la vie des gens, d'expérience de ces moments-là, il est inutile de parler de vie spirituelle. On perd son temps. Les gens ne comprennent pas. Pour eux, c'est du bla-bla, de la langue de bois, du langage curé. Il peut y avoir en eux de la générosité, bien sûr, de l'idéalisme, de l'altruisme, de la philanthropie, tout ce qu'on voudra. Il y a l'Esprit de Dieu, bien sûr, puisque l'Esprit « remplit tout

l'univers » (Sg 1, 7). Mais il n'y a pas chez eux d'expérience de l'Esprit. Il n'y a pas d'expérience reconnue de passivité à l'Esprit, de *pati* divin. Car l'Esprit est quelqu'un qu'on « subit », qu'on « éprouve » et qui vous éprouve (c'est le sens du verbe latin *pati*, d'où vient le

NOUS TOUS AVONS
CONNU, DANS NOTRE
VIE, DES MOMENTS
OÙ NOUS AVONS
EU L'EXPÉRIENCE
D'ÊTRE MENÉS.

verbe « pâtir » : l'Esprit est quelqu'un qu'on « pâtit »). Tant qu'il n'y a pas eu chez quelqu'un d'expérience personnelle qu'il existe en lui un autre que lui, il n'y a pas d'expérience personnelle de l'Esprit de Dieu, de l'Esprit du Christ.

Il ne faudrait pas croire que ce genre d'expérience soit l'exclusivité des mystiques, des ecclésiastiques, de Paul Claudel, d'André Frossard ou des charismatiques. Ce genre d'expérience est beaucoup plus commun qu'on ne croit.

Et, bien souvent, il ne revêt aucun caractère spectaculaire. C'est pourquoi, la plupart du temps, lorsque ce genre d'événement intérieur se produit, les gens ne le remarquent pas. Ou plutôt, ils peuvent le remarquer mais ils ne pensent pas à l'attribuer à l'Esprit du Christ. Ils y voient « une heureuse inspiration », une bouffée de bonheur, que sais-je ? La pédagogie spirituelle commence par inviter les gens à faire attention à ces événements intérieurs-là. « Faire attention » : c'est le maître-mot des premiers moines, des Pères du désert en Égypte ; ils allaient au désert pour « faire attention » : à Dieu et à la vie de l'Esprit en eux. La vie spirituelle, c'est d'abord « faire attention » à ce qu'on vit². On s'aperçoit alors que ces événements intérieurs sont beaucoup plus fréquents qu'on ne le croit. Et, peu à peu, ces petites touches intérieures, qui sont de plus en plus souvent identifiées comme telles et qui se font de moins en moins rares, dessinent des constantes, des espèces de motifs où l'on peut reconnaître – discerner, si on préfère – la voix d'un Autre, la main de Dieu. Les mystiques sont simplement des gens chez qui ce discernement fonctionne

LA VIE SPIRITUELLE,
C'EST D'ABORD
« FAIRE ATTENTION »
À CE QU'ON VIT.

en continu, « en temps réel », même s'ils ne « sentent » plus grand-chose, même si les « touches intérieures », les touches affectives se font en eux de plus en plus rares et de moins en moins sensibles : c'est qu'ils n'en ont plus besoin pour

vivre de l'Esprit du Christ, pour respirer l'Esprit du Christ, pour que le Christ respire en eux (« Ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi » : est-ce une simple formule rhétorique ?).

Ces expériences de passivité, ces expériences où l'on est « frappé », ces expériences que quelqu'un frappe à la porte de notre cœur, ces expériences d'un bonheur ou d'un appel, sont beaucoup plus communes qu'on ne le croit. Avant son coup de foudre de Notre Dame de Paris, Claudel avait commencé à faire cette expérience-là. Mais, écrit-il, il ne s'était pas rendu compte de

2. « Faire attention » : le verbe *prosekhein*, fréquent dans la *Vie d'Antoine* par Athanase, vient des évangiles : dix fois chez Matthieu et Luc (« Faites attention, ouvrez l'œil, veillez ! »), 14 fois dans le reste du NT.

ce dont il s'agissait en fait³. Cela avait commencé en lisant un poète encore inconnu, Arthur Rimbaud, la *Saison en enfer* et les *Illuminations* (on se rappelle : « "Je" est un autre » ; « Le combat spirituel est aussi rude que la bataille d'hommes »). En lisant Rimbaud, le jeune Claudel (il avait dix-huit ans) avait éprouvé des choses

dont on ne lui avait jamais parlé au catéchisme, ni dans son éducation familiale, ni dans l'enseignement matérialiste et positiviste qu'il avait reçu au lycée Louis-le-Grand (c'était le

IL Y A EN MOI PLUS GRAND
QUE MOI. AU MINIMUM,
IL Y A EN MOI DE L'AUTRE,
COMME SE PLAISAIT À DIRE
MICHEL DE CERTEAU.

règne d'Auguste Comte, de Renan et de la morale kantienne). Rétrospectivement il a compris qu'en lisant Rimbaud, il avait commencé à avoir la révélation « qu'il y a une vie spirituelle », comme il dit. Cette révélation l'avait préparé à la bouleversante expérience de Notre-Dame : Dieu est, c'est une personne, une personne qui me dit « Tu », une personne qui me dit : « Tu es mon enfant, je t'aime ». Une rencontre. Claudel n'a pas rencontré Dieu, il a été rencontré par Dieu (la tournure grammaticale du passif s'impose quand on parle d'expérience spirituelle).

De l'autre en moi

Dans la vie de la plupart des gens, il y a des moments où ils font une expérience analogue à la première expérience de Claudel, celle qu'il avait faite en découvrant Rimbaud : l'expérience d'une dilatation de l'être, l'expérience d'être habité, de découvrir une vie nouvelle (*vita nuova*, disait Dante) et de subir cette nouveauté. Il y a en moi plus grand que moi. Au minimum, il y a en moi de l'autre, comme se plaisait à dire Michel de Certeau.

L'expérience amoureuse est, bien sûr, l'une de ces expériences privilégiées, une expérience de passivité au sens où les spirituels ont employé ce mot. On ne décide pas d'être amoureux. L'amour, ça vous tombe dessus brutalement

3. « Ma conversion » [1913], *Contacts et Circonstances*, Gallimard, 1940.

ou ça vous vient progressivement. Et ça change le regard sur la vie et sur soi-même. On ne se reconnaît pas. On voit le monde autrement. L'expérience amoureuse est une excellente propédeutique à l'expérience spirituelle. C'est d'ailleurs pourquoi la tradition spirituelle chrétienne a très vite emprunté son langage au *Cantique des cantiques* : une rhapsodie de poèmes d'amour qu'on déclamait et chantait lors des cérémonies de mariage juif. D'Origène à Thérèse de Lisieux en passant par saint Bernard, Ruusbroec et Dante, c'est l'amour humain qui fournit ses motifs au discours spirituel chrétien.

Le temps des fiançailles et de la préparation au mariage est un moment privilégié dans la vie des jeunes adultes : non seulement pour réfléchir à l'amour et à « l'amour chrétien », comme on dit, mais pour parler d'expérience spirituelle, d'expérience de Dieu, de prière, par exemple. Ceux qui sont impliqués

UN AUTRE TYPE D'EXPÉRIENCE
PEUT OUVRIR À L'EXPÉRIENCE
DE LA QUATRIÈME DIMENSION
DE L'EXISTENCE, SA DIMENSION
SPIRITUELLE : C'EST
L'EXPÉRIENCE DE LA BEAUTÉ.

dans la préparation au mariage sont souvent étonnés de la facilité et de la simplicité avec lesquelles on peut parler à ce moment-là de vie spirituelle (et pas seule-

ment des obligations que l'on contracte en contractant un mariage chrétien). Bien sûr, les gens manquent habituellement de mots pour exprimer ce qu'ils éprouvent. La plupart n'ont pas le vocabulaire pour dire quelque chose de ce sentiment d'absolu et d'irrévocable qui les habite alors. Mais justement : l'acte pastoral peut consister alors à leur fournir les mots qui leur permettent de se comprendre eux-mêmes et de pouvoir s'exprimer. Comme l'avait fait Rimbaud à l'égard de Claudel. On leur fournit ces mots par la conversation ou en leur faisant lire l'un ou l'autre beau texte, poème notamment, adapté à leur genre de culture.

Un autre type d'expérience peut ouvrir à l'expérience de la quatrième dimension de l'existence, sa dimension spirituelle : c'est l'expérience de la beauté, l'expérience esthétique. Dans l'expérience artistique, l'être humain

fait l'expérience de ce qui, en lui, le dépasse ; de ce qui, en l'homme, passe l'homme, pour parler comme Pascal. Même chez des adolescents, l'expérience de la beauté peut ouvrir à cette dimension de l'existence. Je ne pense pas seulement à la littérature. J'ai remarqué par exemple qu'avec des élèves de terminale, l'œuvre esthétique de Malraux, la présentation de peintures ou de sculptures et la réflexion dont Malraux l'accompagne (quelles que soient ses limites), peuvent amorcer une réflexion sur la vie spirituelle dans laquelle le christianisme joue un rôle stratégique. Nous sommes ici aux frontières de la culture religieuse, de la catéchèse et de la prédication.

De moi à l'autre

L'action collective peut, elle aussi, être le lieu d'une expérience de dépassement de soi. La vie associative, la vie syndicale réservent de belles occasions de découvrir que l'Esprit peut être à l'œuvre chez les autres aussi.

Si l'Évangile me replie sur moi et sur ma vie intérieure, s'il ne libère pas en moi mon intelligence et mon vouloir pour vouloir ce que je vis, pour choisir ce que je vis, s'il ne libère pas mon savoir-faire et mon ingéniosité pour que ma vie et celle de ceux dont je suis solidaire soit plus vivable, ce n'est pas l'Esprit de Dieu qui pense, qui veut et qui agit en moi et par moi.

Tel est le paradoxe de la vie des grands mystiques. Ces héros de la passivité à l'Esprit de Dieu ont été en même temps de grands actifs, des gens extrêmement

LEUR ACTION LES A RENDUS
CÉLÈBRES DE LEUR VIVANT
PLUS QUE LES SECRETS
DE LEUR VIE SPIRITUELLE .

ingénieux pour améliorer la vie de leurs frères humains. C'est d'ailleurs leur action qui les a rendus célèbres de leur vivant plus que les secrets de leur vie spirituelle qui n'ont généralement été connus qu'après leur mort. Voyez Vincent de Paul avec ses galériens et, plus tard, les malheureux paysans des campagnes françaises. Thérèse et Jean de la Croix ont d'abord impressionné leurs contemporains par ce qu'ils ont fait pour réformer le Carmel et fonder des monastères. Thérèse d'Avila a probablement passé plus de temps

sur les routes d'Espagne et chez les notaires qu'en oraison au sens strict du mot. Et Maître Eckhart, après avoir été un très grand professeur, fut un insaisissable visiteur des couvents dominicains dont il avait la responsabilité dans les régions de l'Europe du Nord qu'il sillonnait, hiver comme été. Et, pour dépasser les frontières confessionnelles, l'activité d'une Etty Hillesum au camp de Westerbork témoigne de ce que peut l'Esprit quand quelqu'un n'hésite pas à « se servir de son âme », pour parler comme Bernanos.

Dans la vie, donc, la plupart des gens font des expériences de l'Esprit de Dieu, des expériences spirituelles. Mais, le plus souvent, ces expériences restent anonymes. Qu'est-ce que l'apostolat, qu'est-ce que la pédagogie spirituelle, sinon aider les gens à identifier et à nommer ces expériences et à en tirer les conséquences pour leur manière de vivre ? Les inviter à y reconnaître l'Esprit du Christ qui appelle à aller toujours plus loin dans l'ouverture à l'Autre, dans l'accueil de l'Autre et dans le don de soi, c'est-à-dire dans l'amour.

Il y a plus de pentecôtes dans nos vies que nous ne le croyons. ■

BIBLIOGRAPHIE

- Yves de Montcheuil, *Problèmes de vie spirituelle*, DDB, [1942] 2006
- Jean Sullivan, *Matinales*, Gallimard, 1977
- Simone Weil, *Attente de Dieu*, Fayard, 1985
- Eloi Leclerc, *Le Royaume caché*, 1997
- Maurice Bellet, *La Voie*, DDB, 2000
- Marie Noël, *Notes intimes*

Un pape inspiré

David Hess

En quoi le ministère de François, le Pape, nourrit-il la vie spirituelle des chrétiens ou du moins est-il une source d'inspiration dans mon propre chemin pour suivre le Christ ? C'est la question qui m'a été posée bien que je ne sois pas un spécialiste de François, ni expérimenté dans l'écriture d'un tel article. Je m'attelle pourtant à répondre et y découvre de l'intérêt.

La figure papale suscite chez certains des formes de piété révérencieuse. La papolâtrie m'étonne souvent, voire m'agace, car cette inclination s'oppose à une mise à distance critique, attitude que je crois nécessaire pour notre vie chrétienne. Ma vie spirituelle n'a pas commencé avec le pontificat de François, cela est clair. Néanmoins ses paroles et ses gestes ne me laissent pas indifférent ; je me surprends à les écouter, à les méditer, à en parler autour de moi comme d'un témoignage nourrissant. Pourquoi et en quoi le message de François me met-il en mouvement ? Pour tenter de le comprendre et sans rechercher l'exhaustivité, j'ai choisi de partir de trois thèmes : la simplicité et la pauvreté de François, son engagement pour l'accueil des migrants et enfin la joie de l'Évangile.

À PROPOS DE L'AUTEUR

David Hess, jeune professionnel à Grenoble, est engagé dans une association qui agit pour la scolarisation des mineurs isolés étrangers (3aMIE). Il est également

investi dans un parcours de théologie depuis quelques années avec Théo en ligne (Université catholique de Lyon) et le Centre théologique de Meylan.

Simplicité et pauvreté de François

La simplicité de François a été perceptible dès son élection : au balcon place Saint-Pierre, ses premiers mots ont été « Frères et sœurs, bonsoir » et il s'est réjoui que la « communauté diocésaine de Rome ait son évêque », en souhaitant qu'un « chemin de fraternité et de confiance » débute entre le peuple et son évêque. Un désir de proximité également exprimé dans le choix de son nom, en référence à François d'Assise qui voulait être pauvre parmi les pauvres. Quand on lit les témoignages des interlocuteurs qu'il accueille dans

la Maison Sainte-Marthe, on comprend que la simplicité de François n'est pas que télévisuelle.

CHACUN EST AMENÉ
À FAIRE SON PROPRE
EXAMEN : NE CHERCHE-
T-ON PAS LE POUVOIR
QUAND ON PRÉTEND SE
METTRE AU SERVICE ?

Cette simplicité et cette proximité ne sont pas qu'une pratique de vie quotidienne, elles portent également un sens pour le fonctionne-

ment de l'Église : appel à une coopération plus grande entre laïcs et pasteurs, collégialité dans les délibérations et les décisions, rejet du cléricalisme. Dans l'exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, François rappelle avec force que « la grande dignité vient du baptême, accessible à tous » (EG 104). Tous sont appelés à la sainteté en se mettant au service les uns des autres, sans préséance pour une partie d'entre eux. *Qui s'élève sera abaissé et qui s'abaisse sera élevé*. Chacun est amené à faire son propre examen : ne cherche-t-on pas le pouvoir quand on prétend se mettre au service ? Inversement, chacun(e) est invité(e) à s'impliquer et à donner de la voix là où il ou elle n'est pas attendu(e). C'est une forme de confiance dont François fait preuve, qui fait sauter les digues de l'autocensure et incite à s'engager.

La simplicité est aussi une manière de témoigner de l'Évangile. Nous sommes souvent tentés de réduire l'Évangile à des formules élaborées au fil des siècles, récitées sans chercher à les comprendre. Or être chrétien, ce n'est pas adhérer à un système de pensée cohérent mais c'est d'abord marcher dans les pas d'un homme qui vivait au milieu de ses contemporains, les

voyait, les touchait, pleurait avec eux et les aimait jusqu'à l'extrême. Quand François parle d'une Église « hôpital de campagne », il montre que la foi est d'abord une expérience de vie avec les autres. Il en témoigne également en reprenant le thème de l'*option préférentielle* pour les pauvres et en marquant sa proximité avec les théologiens de la libération. Quand il parle et vit dans la simplicité, proportionnellement à ce que le Vatican conserve de décorum, François nous invite à marcher comme lui à la suite du Christ.

L'accueil des migrants

En juillet 2013, François effectuait son premier voyage hors de Rome, à Lampedusa, en signe de fraternité avec les migrants et les réfugiés. En 2015, il appelait chaque paroisse à accueillir une famille de réfugiés et le Vatican montrait l'exemple en accueillant plusieurs familles syriennes. Je me suis laissé interpeller par l'appel de François avec d'autres personnes dans ma paroisse. Notre prise de conscience avait débuté plus tôt mais il a, à cette occasion, été un déclencheur déterminant. Tout d'abord, nous avons organisé des repas pour favoriser les rencontres et les échanges avec des migrants. Notre idée, c'était de passer de la méconnaissance à l'enrichissement mutuel.

Un ami que j'ai invité à l'un de ces repas m'a dit après coup qu'il s'attendait à y trouver des personnes misérables, implorant de l'aide, mais qu'il avait été surpris d'y rencontrer au contraire des jeunes gens remplis de joie et d'un profond désir de vivre. Ce désir de vivre est vivifiant et signifie beaucoup pour moi : voir quelqu'un qui a traversé des périls s'arracher de sa condition pour avancer, vivre dignement, et entouré des gens qu'il aime, c'est un signe d'espérance, un signe de la *vie en abondance* que veut pour nous le Seigneur.

Certains d'entre eux, des orthodoxes érythréens, ont formulé de manière répétée une demande simple : pouvoir accéder à un lieu où prier. La soif spirituelle et communautaire n'est pas un luxe mais c'est un fondement de toute existence. Nous leur prêtons ponctuellement un espace dans notre église, ce qui apporte une nouvelle dimension à nos échanges grâce à la rencontre de différentes confessions chrétiennes.

Ces rencontres n'excluent pas d'avoir des questionnements sur le bien-fondé de nos actions d'un point de vue politique. Notre accueil n'est-il pas le bout de la chaîne d'un système qui profite à certains, esclavagistes, passeurs, mafieux ? Les migrants qui arrivent en France sont débrouillards et ont le désir de s'impliquer, mais ne seraient-ils pas ceux qui pourraient le mieux aider leur pays d'origine à décoller économiquement pour le bien de tous ? Ou encore : si l'on reçoit un grand nombre de personnes étrangères en Europe, ne risque-t-on pas de renforcer un sentiment d'insécurité culturelle qui exacerbera des tensions déjà existantes ?

François pose et affronte ces questions... à la bonne échelle : à l'échelle mondiale tout d'abord, en réfléchissant tant aux causes de l'exil qu'il faut combattre qu'aux conditions nécessaires pour garantir un accueil digne, jusqu'à l'échelle individuelle, en reconnaissant la singularité de chaque enfant, femme ou homme qui engage un parcours de migration. Son homélie à l'occasion de la 104^e Journée mondiale du migrant et du réfugié (14 janvier 2018) a été une source d'inspiration pour nous confronter à ces

CROIRE QUE L'ON
RENCONTRE LE SEIGNEUR
QUAND ON RENCONTRE
L'AUTRE, LE REJETÉ,
LE MÉPRISÉ, EST UN
ACTE DE FOI QUI NE
VA PAS DE SOI.

questions : « Ce n'est pas un péché d'avoir des doutes et des craintes. Le péché, c'est de laisser ces peurs déterminer nos réponses, conditionner nos choix, compromettre le respect et la générosité, alimenter la haine et le refus. Le péché, c'est de renoncer à la rencontre avec

l'autre, à la rencontre avec celui qui est différent, alors que cela constitue, de fait, une occasion privilégiée de rencontre avec le Seigneur. »

Cette citation fait référence à *Mt 25, 35* : « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli », mais aussi par exemple à *He 13, 2* : « N'oubliez pas l'accueil car grâce à lui, certains, sans le savoir, ont accueilli des anges ». Croire que l'on rencontre le Seigneur quand on rencontre l'autre, le rejeté, le méprisé, est un acte de foi qui ne va pas de soi. Qu'est-ce que cela signifie vraiment ?

Le fait de laisser une place à l'autre, si différent, aide sans doute à se décentrer. Se mettre à l'écoute en respectant l'intimité de son interlocuteur, ne pas lui arracher son histoire, consentir à ce que l'échange soit un échec et ne dépasse pas le superficiel. Parfois, dans la proximité de l'échange, s'émerveiller d'une bonne nouvelle ; à un autre moment, avoir le cœur serré d'apprendre le décès d'un proche au pays. Tenter parfois une parole de réconfort ou simplement se tenir à côté, être présent.

ALORS, ANNONCER LA
JOIE DE L'ÉVANGILE,
N'EST-CE PAS VAIN ?
OÙ ES-TU, SEIGNEUR,
TOI QU'ON ATTEND ?

Comment je parviens à voir le Christ dans le visage de l'autre ? Difficile de répondre mais parfois quand, après un rassemblement ou un échange plus intime, je ressens en moi une paix intérieure et un désir profond de prier ou, d'une certaine manière, de poursuivre la prière déjà commencée dans la rencontre, je m'interroge comme les disciples d'Emmaüs : « Notre cœur n'était-il pas brûlant ? »

La joie de l'Évangile

La joie de l'Évangile, c'est le titre de la première exhortation apostolique écrite par François : l'Évangile nous donne une joie qui se communique, se répand. C'est la joie simple des serviteurs de Dieu remplis de son amour : « Si tu savais le don de Dieu ». C'est la joie simple de voir un frère ou une sœur qui se relève : « Soyez joyeux avec ceux qui sont dans la joie ».

Est-ce une provocation ? Pour les migrants rejetés de tous les pays où ils passent, pour les personnes réduites à l'état d'esclaves vendus ou loués pour quelques euros, pour les malades enfoncés dans leur maladie, ceux plongés dans le désespoir, ceux qui n'ont aucune main tendue à saisir dans leur détresse, les victimes d'abus qui restent obsédées par une douleur incessante. La liste est encore longue et la vie n'a pas toujours de *happy end*. Alors, annoncer la joie de l'Évangile, n'est-ce pas vain ? Où es-Tu, Seigneur, Toi qu'on attend ?

Je reste démuné face à ces questions, sans réponse apaisante pour donner une touche optimiste à ces constats terribles. La joie de l'Évangile n'est pas une promesse que ces douleurs s'arrêteront soudain, mais c'est l'espérance que, dans son don d'amour jusqu'à l'extrême, Dieu dévoile un chemin de vie. La résurrection nous montre que les souffrances et la mort, tout insensées qu'elles soient, peuvent laisser place à des semences de vie.

Écouter François parler de la joie de l'Évangile ne me fait pas fermer les yeux sur la réalité du monde mais m'aide à croire que la joie n'est pas réservée à quelques élus. Elle est pour tous. Dieu veut la vie pour ses enfants et il nous appelle à être ferments de cette vie. ■

La vie comme une parabole

Un frère de Taizé

Comment présenter notre vie spirituelle à Taizé ? Comment cheminons-nous à la suite du Christ à Taizé ?
Pour commencer, j'aimerais reprendre une phrase de la *Règle de Taizé*, dans le chapitre « Les frères en mission ». Nous lisons :
« La vie spirituelle est celle de la communauté ¹. »

Ainsi, la spiritualité de Taizé est totalement liée à l'histoire de la communauté, aux choix de son fondateur, frère Roger Schutz, au dialogue œcuménique et, depuis des décennies, à l'accueil des jeunes. C'est pourquoi un petit rappel historique est nécessaire. Nous pourrions alors comprendre comment la prière communautaire, l'accueil spécialement des jeunes, le travail et l'œcuménisme balisent la vie dans l'Esprit à Taizé comme une parabole de l'hospitalité de Dieu-même.

Un peu d'histoire

Le jour de Pâques 1949, dans l'église du village de Taizé, sept frères s'engagent ensemble pour toute l'existence dans le célibat, la vie commune et une grande simplicité de vie. Au cours de l'hiver 1952-1953, frère Roger écrit la *Règle de Taizé*, exprimant pour ses frères « l'essentiel permettant la vie commune ».

1. Frère Roger, *La Règle de Taizé*, p. 58.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Frère Norbert est frère de la communauté de Taizé.

70 ans plus tard, la communauté de Taizé rassemble plus de 90 frères, catholiques et de diverses origines protestantes, issus de près de trente nations. Par son existence même, elle est une « parabole de communauté » : un signe concret de réconciliation entre chrétiens divisés et entre peuples séparés.

Au fil des ans, des jeunes de plus en plus nombreux sont venus à Taizé, de tous les continents, pour des semaines de rencontres. Depuis plus de 40 ans, la communauté aide à organiser régulièrement des rencontres de jeunes dans des villes en Europe et aussi sur les autres continents : ce sont des étapes du « pèlerinage de confiance sur la terre ».

En 1969, pendant les vacances du mois de février, les jeunes venus à Taizé représentaient quarante-deux nations et frère Roger commençait à réfléchir à un concile de jeunes. Des jeunes questionnaient frère Roger : « Que faire

lorsque nous serons rentrés chez nous, dans nos diverses nations ? »

« SANS LE VOULOIR,
PAR NOTRE ABSENCE
DE RÉPONSE ET NOTRE
REFUS D'ACCOMPLIR
UN GESTE, NOUS EN
POUSSONS BEAUCOUP
À L'AGNOSTICISME. »

Voici la pensée que cela a fait naître en lui : « Et je me trouvais dans l'impossibilité de leur apporter une réponse concrète. Nous ne pouvons plus rester sans réponse. Si nous continuons à leur dire : rentrez chez

vous et poursuivez là où vous êtes, cela devient un alibi. Sans le vouloir, par notre absence de réponse et notre refus d'accomplir un geste, nous en poussons beaucoup à l'agnosticisme. Il était essentiel de trouver un moyen de tenir ensemble, provisoirement mais pour une certaine durée, et de nous interroger à travers le monde entier d'une même manière, sans pour autant créer un nouveau mouvement. En effet, Taizé n'a jamais créé de mouvement, de même qu'il n'y aura jamais de "théologie de Taizé", jamais de "spiritualité de Taizé". Taizé n'est que le nom d'une famille monastique². »

2. Frère Roger, *Ta fête soit sans fin*, Les presses de Taizé, 1971, p. 20-21.

Le dialogue œcuménique a souvent paru à frère Roger se trouver dans une impasse. Mais au lieu de se résigner, il comprit qu'une porte pourrait s'ouvrir grâce aux jeunes alors même qu'ils étaient de plus en plus nombreux à quitter l'Église.

Assez vite frère Roger s'est rendu compte qu'une théologie, et aussi une spiritualité, peuvent davantage mener vers des séparations quand il s'agit de manifester son identité pour se protéger contre les autres. C'est dans ce contexte que l'annonce du concile des jeunes est située. Il aimait répéter les paroles du Pape Jean XXIII qui disait que l'Église est faite de cercles concentriques, c'est-à-dire que nous ne devons pas perdre de vue le centre qui est le Christ. Souvent il disait aux frères que notre rôle est celui de Jean-Baptiste qui a préparé le chemin pour le Christ. Il rappelait aux frères que nous devons prêter attention à ne pas devenir des maîtres spirituels mais rester toujours à l'écoute.

La prière, une spiritualité, comme aussi la vie commune des frères, ne sont qu'une « parabole » et existent en vue de quelqu'un d'autre : le Christ ressuscité.

Prière et accueil

La prière tient une place importante à Taizé. Nous, les frères, avec les jeunes, chantons, prions en silence et lisons la Bible. Ainsi nous essayons ensemble de *désensabler* les sources de l'Évangile. Avec l'arrivée des jeunes venant de nombreux pays à Taizé, vers la fin des années soixante, les frères ont commencé à simplifier les chants et à chercher de nouvelles formes pour rendre la prière commune accessible à tous. Cela impliquait une sorte de perte de richesse liturgique. Les chants de Taizé, comme nous les connaissons aujourd'hui, étaient d'abord une solution de secours : il est facile d'apprendre un bref verset d'un psaume ou bien un canon, même dans une langue étrangère, et ainsi de participer en chantant à la prière commune. Dans le même temps, une ancienne tradition était peut-être redécouverte : la prière méditative.

Il y a aussi des éléments venus de diverses traditions chrétiennes. Dans une belle prière commune chantée, un psaume en français de tradition protestante et un chant orthodoxe à la Vierge peuvent très bien aller ensemble.

Dès le début, les frères célébraient presque tous les jours la Sainte Cène. Vers la fin des années soixante, quand les premiers frères venant de l'Église catholique sont entrés dans la communauté, il était inacceptable pour frère Roger

IL ÉTAIT INACCEPTABLE
POUR FRÈRE ROGER
QUE LES FRÈRES QUI
PARTAGENT LEUR VIE
JOUR APRÈS JOUR SOIENT
DIVISÉS AUTOUR DE LA
TABLE EUCHARISTIQUE.

que les frères qui partagent leur vie jour après jour soient divisés autour de la table eucharistique.

C'est en 1972 que l'évêque catholique d'Autun, lors d'une célébration de l'eucharistie, donne la communion à frère Roger et, un

peu plus tard aussi, aux autres frères de la communauté. Ainsi il était possible pour toute la communauté de recevoir le Corps et le Sang du Christ, ensemble. Une petite porte s'était ouverte et ce que nous pratiquons à Taizé n'est jamais une réponse aux questions difficiles qui concernent une communion eucharistique. Ce n'est qu'un signe, une fois de plus une « parabole », une étape seulement.

Les longs moments de silence sont au centre de notre prière commune. En faisant silence, nous nous laissons accueillir par Dieu qui nous écoute. Pareillement, il est important pour chacun de nous d'être écouté. Dans la règle de Taizé, l'avant dernier chapitre est l'« exhortation lue à la profession » d'un frère. Le frère qui s'engage avec toute sa vie entend les paroles : « Confie-toi. Sache qu'un frère est chargé de t'écouter³. »

Cette dimension de notre vie fraternelle, à la suite du Christ, nous aimerions la partager avec les jeunes qui nous rendent visite. Vers la fin de la prière

3. Frère Roger, *La Règle de Taizé*, p. 68.

du soir, quelques frères et aussi des sœurs, prêtres et pasteurs restent dans l'église pour écouter les jeunes qui cherchent un entretien plus personnel. Pendant la journée aussi, les frères passent beaucoup de temps à écouter les jeunes qui viennent pour une retraite en silence ou pour un temps plus prolongé en tant que bénévoles.

Lors des prières communes, nous écoutons les Saintes Écritures. Jour après jour, les jeunes et moins jeunes visiteurs viennent pour une introduction biblique donnée par un frère de la communauté. Ensemble nous découvrons et réfléchissons sur un texte biblique.

Travail et solidarité

La communauté vit uniquement de son propre travail.

Frère Roger ne voulait pas échapper à la réalité que partagent beaucoup de gens, devoir travailler pour gagner sa vie. Ainsi nous sommes en solidarité de manière concrète avec le monde, en devant gagner la vie de la communauté par le travail.

Cependant, pour la communauté, il est important de placer notre confiance en Dieu et non dans la sécurité des biens. Ainsi nous ne faisons pas de réserves et tentons de vivre dans le moment présent.

NOUS NE FAISONS
PAS DE RÉSERVES ET
TENTONS DE VIVRE DANS
LE MOMENT PRÉSENT.

C'est pour cela qu'une partie de ce que nous gagnons et le surplus que nous pourrions avoir (ainsi que d'éventuels dons ou héritages) sont reversés à l'Opération Espérance pour soutenir des projets d'entraide à travers le monde.

La communauté continue de chercher des lieux de rencontre entre la vie spirituelle et une solidarité vécue. Depuis plusieurs années, elle accueille des familles réfugiées et des jeunes migrants.

Certains frères vivent dans des lieux défavorisés du monde pour y être témoins de paix, aux côtés de ceux qui souffrent. « Le peu que tu as compris de l'Évangile, il est nécessaire de le mettre en pratique⁴. » Dans ces petites fraternités en Asie, en Afrique et en Amérique latine, les frères partagent les conditions d'existence de ceux qui les entourent. Ils essaient d'être d'abord une présence auprès des plus pauvres, des enfants des rues ou des prisonniers.

Œcuménisme

« Quand nous nous tournons ensemble vers le Christ, quand nous nous rassemblons dans une prière commune, l'Esprit Saint déjà nous unit. Humblement, dans la prière, nous apprenons sans cesse à appartenir les uns aux autres⁵. »

Tout comme l'accueil, le simple fait que les jeunes partagent les prières communes des frères ont élargi et approfondi la prière, ainsi en est-il de la dimension œcuménique à Taizé. Prier ensemble sans même se poser la question de savoir quelles sont les confessions représentées est notre pain quotidien. Cela se passe tout naturellement. La vie commune entre frères de diverses origines et la diversité plus grande encore parmi ceux qui participent aux rencontres de jeunes ne nous laissent pas d'autre choix que de chercher les sources de l'unanimité dans la prière.

Dans la prière, avant de nous accueillir les uns les autres, c'est le Christ qui nous accueille. Nous prenons conscience que Dieu est plus grand que nous, plus grand que nos différences. Dans sa maison, nous sommes tous ses hôtes. Ainsi, dans la prière commune, la paix devient possible. ■

4. Frère Roger, *La Règle de Taizé*, p. 47.

5. Frère Alois, *Lettre de Calcutta*.

Dieu subreptice

Christine Pedotti

Lorsque la demande d'un texte sur « ma » vie spirituelle m'a été adressée, j'ai d'abord été réticente, ayant fort peu de goût pour l'exposition de l'intime. De mes engagements, je voulais bien tout dire, mais là, ce n'était ni la trajectoire ni le but dont il m'était demandé de rendre compte mais de leur moteur. Et, bien que j'aie cédé aux instances de celui qui plaidait pour que j'accepte, je demeurais circonspecte. D'une certaine façon, la longue méditation à laquelle les circonstances très étranges du confinement nous assignent guide ma pensée. La crise que nous traversons accuse les traits et fonctionne comme une sorte de révélateur de ce qui était déjà là, sous-jacent mais encore peu visible.

En la matière, la fixation, j'ose le mot, hystérique, sur la pratique religieuse et sacramentelle jette une lumière crue et cruelle sur une forme de matérialisme religieux qui me semble à des lieux de ce qu'est la vie dans l'Esprit.

Le souffle qu'on ne maîtrise pas

L'Esprit : sous ce mot, nous mettons bien des idées, bien des notions ; j'en retiens une qui est celle du souffle. Les symptômes liés au nouveau coronavirus nous rappellent combien le souffle est la vie puisque, face à ses attaques,



À PROPOS DE L'AUTEURE

Christine Pedotti a travaillé depuis de nombreuses années dans l'édition. Elle dirige actuellement *Témoignage chrétien*. Elle a publié plusieurs ouvrages sur Jésus et plusieurs fictions ecclésiales, sous

le pseudonyme de Pietro De Paoli. Récemment parus : *Jésus, l'homme qui préférait les femmes*, Albin Michel, 2018, *Jean Paul II, l'ombre du saint*, en collaboration avec Anthony Favier, Albin Michel, juin 2020.

c'est un souffle artificiel qu'il faut donner aux malades, sous la forme de respirateurs, afin de leur donner une chance de se battre et de triompher du virus. Esprit, souffle vital, mais aussi vent qui pousse ou repousse, détourne, parfois s'insinue, soulève et même abat les arbres qui nous semblaient les plus robustes, les mieux enracinés. Le vent est changeant, il tourne, se lève et tout à coup, se tait, nous laissant tout surpris d'immobilité et de silence. Mais, plus encore, le vent est irrésistible ; rien ne l'arrête ni ne le dévie. Tout juste peut-on user de sa force sans jamais le désarmer et c'est ce que font les éoliennes comme leurs prédécesseurs, les moulins à vent, ou les voiliers. Nul ne détient le vent, personne ne l'enferme.

Ainsi est, me semble-t-il, la vie dans l'Esprit, vie de déprise et de poésie, vie d'impuissance et d'accueil.

Vivre debout

En ces temps où il a été question d'emprise spirituelle, de viol des consciences et de sa conséquence, le viol des corps, le mot déprise prend tout son sens. Il vise tout autant la relation avec les autres, l'Autre, que nous avons l'habitude de nommer « Dieu », et nous-mêmes.

Ne pas vouloir quelque chose de l'autre, pas même son bien, voilà une rude ascèse face à une tentation de tous les instants. Laisser l'autre à lui-même et pourtant s'en soucier. Tous les parents, tous les éducateurs savent quel grand écart cela suppose de laisser libre jeu à une intelligence en apprentissage, à une jeune conscience.

L'Autre, que par convention nous nommons Dieu – le mot est encombrant tant il porte de fausses images, de certitudes ridicules, de connaissances illusives – que pouvons-nous en dire ? La parole religieuse répète : Dieu dit, Dieu veut... Mais qu'en savons-nous ? Les textes de la Bible tout entière sont là pour nous rappeler que Dieu n'est pas là où nous l'attendons et que ses pensées ne sont pas nos pensées. La véritable humilité n'est pourtant pas de « nous écraser » devant Dieu mais de découvrir que ce retrait de Dieu fait de

nous des hommes et des femmes relevés. Nous ne rampons pas tels des vers de terre devant une idole, nous élevons les mains vers cette Conscience qui nous fait place.

La dernière déprise est celle de moi-même ; elle signifie se laisser aller à être, à être non pas une autre, une personne rêvée, idéale, mais moi-même, dans mes talents et mes limites. Un vieil ami ecclésiastique me rapportait cette phrase en forme de quasi-mantra de l'un de ses accompagnateurs spirituels :

« Si je ne vis pas ma vie, qui la vivra ? » Les « psys » témoignent de tant de leurs patients et patientes qui débarquent dans leur cabinet, épuisés de leur mal-vie alors qu'ils semblent avoir des vies « réussies », travail, famille, reconnaissance sociale,

VIVRE DANS L'ESPRIT,
POUR MOI, C'EST VIVRE
DEBOUT, LE CŒUR HEUREUX
DE CET APPEL À LA
LIBERTÉ D'ÊTRE ET
DE DEVENIR, DE PARTIR
ET DE REVENIR.

et qui disent au bout du compte qu'ils vivent une vie que l'on a rêvée pour eux. Ils accomplissent le désir d'un autre, souvent un parent, et disent être en train de passer à côté de leur vie. La vie spirituelle est, me semble-t-il, de vivre dans le « désir de Dieu », non pas désirant Dieu mais étant désirée par lui, désir qui n'attend rien de moi et ne me juge pas davantage que le père prodigue attendant son plus jeune fils. « Dieu », un désir qui m'attend.

Vivre dans l'Esprit, pour moi, c'est vivre debout, le cœur heureux de cet appel à la liberté d'être et de devenir, de partir et de revenir.

La poésie contre la routine

La poésie est, si l'on va à l'étymologie grecque, l'acte de création, et son opposé est l'habitude, la routine. Plus communément, dans sa forme écrite, la poésie casse les règles et les automatismes de la langue. Les figures qu'elle invente suscitent des sens nouveaux, des images jamais vues. Là où le discours remplit et parfois « gave » – n'est-ce pas ce que disent les jeunes gens : « Ça me gave » – la poésie se retire et laisse libres de sens les mots qu'elle a déposés.

C'est ainsi que je lis la Bible, comme un texte qui se retire et laisse droit à l'interprétation, à l'imagination, à l'aventure. J'entre dans les textes comme je pousserais la porte d'un jardin et j'entreprends une promenade faite d'étonnement et de surprise. Même si les arbres et les massifs sont à leur place, la saison, la lumière, l'humeur du jour en changeant l'aspect de sorte que jamais je ne me lasse de remettre mes pas dans une ancienne allée. Évidemment, j'ai un faible pour le jardin évangélique parce que j'aime y

VIVRE DANS L'ESPRIT,
POUR MOI, C'EST VIVRE
DANS LA COMPAGNIE
DE CE YESHOUA.

retrouver celui qui l'habite de sa présence. Ici, je m'accorde une confession que je n'ai jamais faite : je déteste le nom français de « Jésus ». On le prononce la bouche en avant avec une sorte

de suavité sucrée qui lui correspond si peu. J'aime son nom dans sa langue natale, Yeshoua, plus franc, plus ferme, bien planté sur des jambes qui arpentent les chemins de Galilée et qui le conduiront à Jérusalem. Je suis reconnaissante aux jardiniers, les évangélistes, qui ont réussi ce miracle de nous donner à le voir et à le connaître avec une si grande économie de mots. Fallait-il qu'ils soient inspirés pour que leur talent n'ait pas pris une ride en près de vingt siècles. Et pourtant, trop souvent, nos esprits routiniers lisent ou écoutent ces textes sans les entendre, comme s'il s'agissait de petites fables dont il nous faudrait vite tirer la morale du jour.

Vivre dans l'Esprit, pour moi, c'est vivre dans la compagnie de ce Yeshoua, marcheur au verbe haut et habile, observateur de la beauté des choses et des êtres, capable par la grâce d'un mot, d'un regard, de rendre les gens à eux-mêmes. Puisse ce compagnonnage m'inspirer parfois une parole fraternelle, un geste de tendresse...

La folie de Babel

Nous rêvons de toute-puissance, comme le premier duo de la Bible qui rêvait de devenir « comme des dieux », comme les gens de Babel qui voulaient atteindre le ciel. Notre tentation, ma tentation, est celle de la force ;

de vouloir, à toute force ; de croire que la volonté, ma volonté va plier le monde à mon désir. Je dois faire l'expérience de l'échec, de l'abandon, comme les peuples de Babel qui ont tourné le dos à la tour inachevée. Même la prière, disait l'un de mes amis, peut être une tour de Babel que nous rêvons d'élever à force d'exploits spirituels afin de toucher enfin le ciel et d'atteindre Dieu. La prière, disait-il, est tout le contraire : c'est laisser prier en soi, laisser la prière être un creux, une demande, une attente, un désir, le lieu, l'espace, le temps où l'on reçoit. Accueillir et se laisser accueillir, lâcher prise, quitter la puissance et accepter de ne pas saisir pour se laisser saisir. Celui que nous nommons Dieu est l'inattendu, peut-être même l'inespéré. Jésus nous dit qu'il vient « comme un voleur ». Dieu subreptice.

L'accueil est peut-être la clé ultime de la vie dans l'Esprit. Accueillir l'autre dans son irréductible altérité, accueillir la faiblesse, la tienne et la mienne, accueillir l'ignorance car nous ne savons ni le jour ni l'heure... Accueillir le temps au présent car nous n'avons pas la main sur l'avenir. Accueillir le chagrin, la douleur, les larmes et aussi les rires et les joies, non avec le stoïcisme des philosophes mais avec le cœur doux, fidèle et réconforté de ceux et celles qui croient – chanceux et chanceuses que nous sommes ! – que celui que nous nommons Dieu nous veut du bien, à chacun et chacune d'entre nous et à l'humanité tout entière. ■

Brèves visées sur l'Esprit

Albert Rouet

L Mes méditations sur l'Esprit Saint partent de deux souvenirs. Le premier date des cours de théologie au séminaire. Bon pédagogue, à la fin d'un cours sur la Trinité, le professeur nous dit : « L'Esprit n'a pas de nom propre. Père et Fils sont devenus des noms de personnes. Mais "esprit" est un nom commun, "saint" un adjectif. » Fin du cours : à chacun de réfléchir. Je n'avais jamais vu cet aspect du problème. Bien sûr, le cours a continué, et des plus orthodoxes.

LES FACE-À-FACE ENTRE
PERSONNES PERMETTENT
TOUTES LES OUTRANCES :
AMOUR, DÉVORATION,
HAINE, CONFLIT...

Pourtant, la question demeure intacte : entre des personnes, qu'y a-t-il de si commun que seul un nom justement dit « commun » peut trouver sa place ?

En préparant puis célébrant des confirmations, que de fois sont revenues les images du souffle, du vent, du feu, plus rarement celle de l'eau (Cyrille d'Alexandrie) ! Et les sept dons de l'Esprit qu'apprennent encore les élèves des « bonnes écoles », sans savoir qu'*Isaïe* en est la source (11, 2). Très bien, mais il s'agit d'images, de dons : et Lui, derrière, comment le découvrir ?

Les face-à-face entre personnes permettent toutes les outrances : amour, dévotion, haine, conflit... Ce qui leur est commun peut les opposer ou les

À PROPOS DE L'AUTEUR

Albert Rouet est archevêque émérite de Poitiers.

confondre. Sauf si ce commun les tient dans une relation. Non pas un objet mais un lien. Une relation vraie est complexe : elle doit s'ancrer dans chaque personne et avoir son autonomie propre : ni indépendance totale, ni asservissement. Il lui faut relier les personnes et les distinguer, les faire apparaître d'autant plus uniques que chacune ne veut se passer de l'autre. La relation tient le maximum de respect des personnes avec le maximum de communion.

Je peux dire que le fondement de mon ecclésiologie vient de là. Car la conclusion nécessaire de la relation, c'est l'égalité des personnes. Et l'égalité est la justice faite à leur existence.

2. Second souvenir, bien différent car philosophique. Clairement, la pensée occidentale fonctionne selon un **dualisme** : jour et nuit, été et hiver, haut et bas... en sorte que le jour est l'opposé de la nuit, comme le haut celui du bas. De là, une hiérarchie de valeurs : les chefs et les obéissants. De là aussi, le sacré qui échappe à nos mains et le profane dans nos mains. Ces faits se perdent dans les brumes de leur naissance. Ils n'ont donc rien de spécifiquement chrétien. Ils se sont infiltrés massivement dans la religion chrétienne. Chaque jour, nous le constatons, le vertical évacue le fraternel.

CE GOÛT POUR LE
DUALISME A BÂTI
UN HOMME EN
DEUX PARTIES,
CORPS ET ÂME.

Or ce goût pour le dualisme a bâti un homme en deux parties, corps et âme ; il a édifié l'antagonisme du matériel et du spirituel jusqu'à la rupture entre les deux au XVIII^e siècle. On se réveille « laïc » ou « clérical ». Cette construction, tellement habituelle qu'elle est inconsciente, est-elle la seule possible ? La seule juste ?

Le spirituel se construit alors en repoussoir du monde. Il le combat pour s'assurer de lui-même. Violence, mépris, d'autant plus forts que ce spirituel doit constamment se prouver son excellence. Le dualisme engendre la guerre.

Il n'y a qu'un monde : le problème consiste à savoir quelle relation j'entretiens avec lui. Exécuter ses devoirs religieux pour s'en débarrasser est un acte matérialiste. Je connais des gens qui se disent matérialistes mais qui montrent une telle générosité que leurs rapports aux autres relèvent du spirituel. C'est le type de relation que nous créons avec le monde, les choses et les humains, qui le rend spirituel ou non.

3. En établissant une relation, l'Esprit est **créateur** : « Viens, Esprit créateur » chante la prière. Créer, ce n'est pas seulement faire du nouveau puis l'abandonner, comme un géniteur fuit la femme qu'il a rendue enceinte. Créer consiste à établir une relation fidèle. C'est pourquoi elle est un acte d'**amour**, un amour entendu non pas comme un sentiment mais comme vouloir la vie de l'autre, fût-ce au prix de sa propre vie. N'est pas pour cela que le Fils envoie son Esprit ?

C'est pourquoi il ne suffira jamais de diminuer le nombre de paroisses, d'agrandir leur taille. Cette décision administrative reste très loin de l'essentiel. Il s'agit avant tout de faire se lever des hommes libres (*Ga 5, 1*), c'est-à-dire des créateurs. L'Esprit humanise, il crée de l'humain, des relations vraies.

4. Qu'est-ce que des relations vraies ? Celles qui permettent à un homme le meilleur de ce qu'il est. L'**égalité** ne signifie pas que tous donnent la même chose mais selon la proportion de ce que l'Esprit leur accorde pour les autres (*1 Co 12, 7*). Que la bonne terre produise trente, soixante ou cent pour un ne qualifie pas un rendement céréalier mais que chaque champ fasse pousser ce qu'il peut. Le serviteur qui revient avec quatre talents procure à son maître la même joie que celui qui en rapporte dix. « À chacun selon ses capacités. » (*Mt 25, 15*)

L'Esprit parle aux Églises ? Mais par qui ? Il n'y a pas de porte-parole exclusif. J'ignore au départ si le plus petit, tel Samuel, ne délivre pas le message décisif. À l'évêque avec ses conseils de discerner (1 Th 5, 19-20) comment le faire fructifier dans la situation de son Église.

5. Curieusement, l'humilité de ne pas savoir rend **libre**. Libre vis-à-vis des cadres et des structures. Bien sûr qu'il en faut : sans squelette, un homme ne marche pas. Pourtant ses os ne dictent pas le chemin. Libre devant les puissances de ce monde, comme écrit Paul. Elles imposent silencieusement les lois qui prétendent aller de soi : le grand marché du normal et de l'habituel – en clair, de ce qui rapporte (ah ! les « valeurs » !). Ces puissances asservissent, dit encore Paul (*Ga 2, 4*). Elles cachent leur influence sous les lois financières, le poids des injustices, l'aveuglement devant la misère. Une prétendue normalité pèse sur les mentalités.

LA LIBERTÉ EST UNE
ESPÉRANCE, DONC UNE
CONSTANTE LIBÉRATION.
QUESTION D'ESPRIT.

La révolte entraîne souvent un changement de titulaires mais sans toucher aux postes. Ceux qui étaient soumis deviennent dictateurs. Sous d'autres habits, le pouvoir d'asservir reste intact. Il n'a pas changé son image du monde. Le Nouveau Testament parle de *metanoia*, ce bouleversement de mentalité qui déplace l'étoile polaire. « Où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté. » (2 Co 3, 17) Non point une exubérance sans frontière mais une création neuve, celle que l'Esprit désire en « gémissements inexprimables » (*Rm 8, 22*). La liberté est une espérance, donc une constante libération. Question d'Esprit.

6. Le **prophète** ignore qu'il l'est parce que c'est un don. Ni le mauvais caractère, ni même les persécutions n'en constituent l'apanage.

Ce sont les autres, en faisant le rapport entre la situation et l'Évangile, qui découvrent que la parole de cet humain dévoile un chemin. Un prophète isolé est une contradiction.

7. Il existe des chrétiens, c'est évident. Le Royaume qu'ils annoncent et servent a ensemencé l'univers. Les signes en sont manifestes : les pauvres, les doux, ceux qui pleurent, ceux qui bâtissent la paix, ceux qui souffrent... Les actifs en leurs engagements et les passifs en leurs peines offrent autant de signes du Royaume du Christ. Il y a donc beaucoup de « **christiques** » à côté des chrétiens (*Ph 4, 8*). C'est le même Esprit.

8. L'Esprit est **silence**. Il ne parle pas de lui-même. (*Jn 16, 13*) Il ne bavarde pas. Il rappelle les paroles d'un Autre, vive mémoire de la relation du Père et du Fils. Ce lien, il le place en nous. Il le noue entre nous tous. Alors, il nous rend « parlants ».

9. À faire parler l'Esprit, on risque vite de laisser s'écouler les pulsions les plus inconscientes. Ce qui échappe à la raison et sourd des obscurités indomptables, il faut une bien grande naïveté pour le confondre avec les **lumières** spirituelles. Celles-ci ne peuvent être autres que l'inconnu, dans les brumes de l'aube, là-bas sur le rivage. Un batelier à la pêche le reconnaît parce qu'il l'aime. C'est un autre qui plonge. Le voyant ne bouge pas. On ignore ce qu'il fait mais ce qu'il a vu reste à distance de lui (*Jn 21*).

10. L'Esprit m'a rendu ignorant. Bien sûr, pas des choses utiles à savoir, de quelques brins de culture. L'existence historique de Jésus ne me pose plus de problème mais Lui, qui est-il ? Lentement, la foi se simplifie et se dépouille. Les gens qui parlent de Dieu m'étonnent car ils le font parler. Avec grande assurance parfois. Mais en ce centre, en ce creux de la foi, apparaît de plus en plus nettement qu'il se tient très au-delà de nos perceptions. La véritable ignorance sait qu'elle ne peut savoir. C'est son tourment, parce qu'elle aimerait bien connaître, et son bonheur, parce qu'elle attend avec confiance. Et que peut être une relation, sinon l'attente de l'Autre ? ■

LES GENS QUI PARLENT
DE DIEU M'ÉTONNENT
CAR ILS LE FONT
PARLER. AVEC GRANDE
ASSURANCE PARFOIS.

Nous vivons sans Dieu

Patrick Royannais

Dietrich Bonhoeffer, pasteur luthérien, a trente-neuf ans lorsqu'il est pendu le 9 avril 1945 par les nazis. Il s'était fiancé trois mois avant son arrestation en 1943. Sa foi est certes marquée par la résistance politique dès les années 30, mais repose fondamentalement sur l'actualité de l'Évangile, la contemporanéité de Jésus, comme dit Kierkegaard.

Les lignes qui suivent ne peuvent présenter exhaustivement la pensée de Bonhoeffer¹. Se voulant cependant fidèles, elles s'emparent de trois thèmes centraux dans l'œuvre pour rendre compte de ce qu'est la vie dans l'Esprit.

Suivre Jésus

Ce que l'on appelle vie spirituelle correspond à ce que Bonhoeffer nomme *la suite* du Christ. *Nachfolge*, c'est le titre d'un de ses écrits, en 1937, *commentaire du sermon sur la montagne (Mt 5-7)*, intitulé *Vivre en disciple*²

1. Les travaux sur Bonhoeffer sont nombreux. On pourra se référer à H. Mottu, *Dietrich Bonhoeffer*, Paris, Cerf, 2002.

2. D. Bonhoeffer, *Vivre en Disciple. Le prix de la grâce*, Genève, Labor et fides, 2009 (VD).

À PROPOS DE L'AUTEUR

Patrick Royannais est prêtre du diocèse de Lyon. Il est actuellement engagé dans la pastorale paroissiale, en aumônerie de prison et auprès

des migrants pour le diocèse de Sens-Auxerre. Il collabore avec le service de formation de ce diocèse et il est membre du comité de rédaction de la LAC.

dans l'édition des *Œuvres complètes*. Le verbe *nachfolgen* est utilisé par Luther par exemple dans la traduction de *Lc 14, 27* : « Celui qui ne porte pas sa croix et ne marche pas à ma suite ne peut pas être mon disciple. »

La (marche à la) suite de Jésus, ce ne sont pas des choses à faire ou à confesser. D'ailleurs Jésus ne précise pas ce qu'il faudrait faire ou croire. Suivre, cela veut dire passer derrière, non pas derrière Jésus – encore que – mais, comme lui qui est venu pour servir (*Mt 20, 28*), passer derrière les frères, se faire le serviteur, l'esclave de tous (*Mc 10, 44*). « Les premiers derniers, et les derniers premiers. » (*Mt 19, 30 et 20, 16*)

« La vie de disciple est attachement au Christ ; le Christ est, c'est pourquoi il faut que soit la marche à sa suite. Une idée sur le Christ, un système de doctrine, une connaissance religieuse générale de la grâce ou du pardon des péchés ne rendent pas nécessaire la marche à la suite de Jésus ; en vérité, tout cela l'exclut même, lui est hostile. » (*VD 39*)

En suivant Jésus, on ne voit que lui, devant, autrement dit, on ne voit que les frères. L'attachement à Jésus renvoie au monde.

LA (MARCHE À LA)
SUITE DE JÉSUS, CE NE
SONT PAS DES CHOSES À
FAIRE OU À CONFESSER.

La préférence de Jésus à tous (*Mt 10, 37*) est amour du frère. Le paradoxe – ne voir que lui mais voir les frères – permet que le frère soit servi pour lui et non pour ce que je trouve de moi-même dans ce service, car alors c'est encore moi qui serais devant, qui demeurerais au centre de mes préoccupations. « Aussi longtemps que je réfléchis encore sur moi afin de trouver le Christ, il n'est pas là. S'il est vraiment là, alors je ne vois plus que lui. » (cité en *VD 90*) Sous couvert d'amour de Dieu, le blasphème serait mon culte !

« Que la communauté de Jésus s'examine pour savoir si elle a donné, à ceux que le monde outrage et déshonore, un signe de l'amour de Jésus, de cet amour qui veut conserver, porter et protéger la vie. Sinon, il se pourrait bien

que le culte le plus correct, la prière la plus pieuse, la confession de foi la plus courageuse ne l'aident en rien et témoignent au contraire contre elle parce qu'elle a abandonné la marche à la suite de Jésus. Dieu ne veut pas se laisser séparer de notre frère. Il ne veut pas qu'on l'honore lui, si l'on déshonore un frère. [...] Ainsi, celui qui veut, dans la marche à la suite de Jésus, rendre un culte véritable, il ne lui reste qu'une seule voie, celle de la réconciliation avec le frère. » (VD 105)

Que signifie l'attachement à Jésus ? Je ne crois pas l'avoir vu explicité. Est-ce seulement possible ? « Le jeune homme [de l'évangile] demandait son chemin pour parvenir à la vie éternelle. Jésus répond : je t'appelle, c'est tout. » (VD 55) Il s'agit d'un constat, ce que Bonhoeffer appelle l'obéissance, nourri à la lecture des Écritures. Il nous tient, nous sommes tenus, dans une « passion passive ». Constat de la nécessité de passer derrière, comme Jésus, pour que

LA VIE SPIRITUELLE
N'EST PAS UN SECTEUR
DE LA VIE À CÔTÉ DE
LA VIE PROFESSIONNELLE,
FAMILIALE, SOCIALE,
CARITATIVE, ETC. ELLE
EST LA VIE TOUT ENTIÈRE
DANS OU SELON L'ESPRIT.

le monde ne soit pas guerre et violence. Constat d'un manque, d'une pauvreté. Nous ne pouvons nous donner ce que nous désirons, la nouvelle création, une renaissance. Elle ne peut en effet se prendre, seulement se recevoir. Le constat est critiqué par l'analyse philoso-

phique, théologique et politique. Il est confronté au principe de réalité : Jésus n'est jamais sans l'Église, sans les frères. Mais il s'impose sans que rien ne le justifie, sans quoi l'appel et la suite échapperaient à la gratuité, à la grâce.

La vie spirituelle n'est pas un secteur de la vie à côté de la vie professionnelle, familiale, sociale, caritative, etc. Elle est la vie tout entière dans ou selon l'Esprit. « Sectoriser » la vie spirituelle est le propre du paganisme, en faire quelque chose de séparé qui ne changerait rien à la vie n'aurait de sens qu'en son ordre, le sacré, soigneusement contre-distingué du profane. Par cette négation de l'incarnation, la religion est l'ennemi de l'Évangile.

Un Évangile non religieux

Évangile et religion ne sont pas la même chose. Le christianisme est un moment de l'histoire occidentale, un type de société. Le christianisme est devenu monde. L'attitude de la majorité des chrétiens en Allemagne face au nazisme pourrait en être la terrible illustration.

Il y a un double mouvement en apparence seulement contradictoire. D'une part, notre monde n'est plus religieux, d'autre part, le religieux continue de faire recette et c'est ce que vendent les Églises. Majoritairement, les gens vivent très bien sans Dieu, chrétiens compris. Même parmi les « attestataires », et quoi qu'ils disent, qui prend ses décisions devant Dieu ? Pour qui cela ferait-il sens ? Dieu est-il le critère de ce qui juge du choix des études ou de l'épanouissement personnel et de l'aspect économique ? Pourtant, la froideur de la rationalité technique et la soif de merveilleux, de rêve, réclament des plages magiques, les miracles, l'inexpliqué, l'horoscope.

Bonhoeffer pourfend la religion de l'irrationnel et de la magie précisément parce qu'elle interdit l'écoute de l'Évangile. Le Christ n'est pas la splendeur éclatante d'une vérité divine qui s'impose et éblouit. Il est l'*incognito* de Dieu. « Il pénètre [dans le monde] de telle manière qu'il s'y dissimule, qu'il n'est plus reconnaissable visiblement comme l'Homme-Dieu. Il ne va pas parmi les hommes dans *la forme de Dieu* [Cf. Ph 3, 6] ; il y va au contraire *incognito*, comme un mendiant parmi les mendiants, comme un exclu parmi les exclus, mais comme un homme sans péché parmi les pécheurs, mais aussi comme le pécheur parmi les pécheurs. C'est ici que se trouve le problème central de la christologie. » (QJC 104) ³

À ceux qui exhibent les miracles, « nous répondons que les miracles de Jésus ne sont pas une rupture avec l'*incognito*. Le monde antique est plein de miracles. C'est-à-dire que le domaine des miracles n'est pas identique avec le

3. D. Bonhoeffer, *Qui est et qui était Jésus-Christ. Cours de Christologie à Berlin 1933*, Genève, Labor et fides, 2013 (QJC).

domaine de Dieu. Le domaine des miracles est situé seulement au-dessus de l'homme. Le concept coordonné au concept de miracle n'est pas le concept de Dieu mais le concept de magie. Si Jésus fait des miracles, il préserve son

incognito dans un monde magique.

SI LA SUITE DU CHRIST
PAR LES DISCIPLES DOIT
INDIQUER LE SEIGNEUR,
ÊTRE MISSIONNAIRE
DIRIONS-NOUS, CE SERA
ENCORE *INCOGNITO*.

Le miracle ne l'identifie nullement.

Au contraire, on déclare son pouvoir démoniaque. » (QJC 107)

L'*incognito* est identification aux perdants de l'histoire, parias crucifiés, rebut de l'humanité.

Il est scandale, étymologiquement, ce qui fait trébucher (Mt 11, 6 et 26, 31). « La résurrection ne fait pas éviter le scandale. Le Ressuscité reste pour nous aussi le scandaleux. [...] La résurrection de Jésus n'est pas la rupture de l'*incognito*. La résurrection de Jésus est crue seulement là où le scandale n'est pas évacué. » (QJC 108)

Si la suite du Christ par les disciples doit indiquer le Seigneur, être missionnaire dirions-nous, ce sera encore *incognito*. C'est à la manière de passer derrière, de mourir à soi, qu'ils sont lumière pour le monde.

Devant et avec Dieu, nous vivons sans Dieu

« Nous allons au-devant d'une époque totalement sans religion⁴. » (RS 328)

Le disciple partage la perception du monde des gens non-religieux et perçoit combien il est éloigné du positionnement religieux des Églises et du retour du religieux. L'Évangile est vivant, censé être interprété non-religieusement. La recherche historique, tant sur les origines chrétiennes que sur les Écritures, n'est qu'une première étape. L'enjeu en effet n'est pas culturel mais théologique : ne pas se tromper de Dieu, *n'avoir pas d'autre Dieu que Dieu*.

4. D. Bonhoeffer, *Résistance et soumission, Lettres et notes de captivités*, Genève, Labor et fides, 2006 (RS). La première édition, posthume, date de 1951. Il serait exact et peut-être plus juste de traduire *Résistance et abandon*.

« Nous sommes amenés à reconnaître de façon plus vraie notre situation devant Dieu. Dieu nous fait savoir qu'il nous faut vivre comme des êtres qui parviennent à vivre sans Dieu. Le Dieu qui est avec nous est le Dieu qui nous abandonne (*Mc 15, 34*). Le Dieu qui nous fait vivre dans le monde sans l'hypothèse de travail Dieu est celui devant qui nous nous tenons constamment. Devant Dieu et avec Dieu, nous vivons sans Dieu. Dieu sur la croix se laisse chasser hors du monde. » (*RS 431*)

L'affirmation paradoxale – devant et avec Dieu / sans Dieu –, une de plus, rejoint la tradition mystique. Dieu n'est jamais disponible, là, « bouche-trou » (*RS 368*) du sens, une béquille, ou alors c'est l'idole. Il nous manque, nous crions notre abandon, sa place marquée par un grand vide, seule, est l'indice de sa présence.

Le sens du propos, rédigé en prison, ne se limite pas à la situation tragique de leur auteur. Il réfléchissait à l'établissement d'un christianisme areligieux puisque c'est ainsi que l'on peut et doit suivre le Christ, vivre en disciple dans le monde aujourd'hui. La vie dans l'Esprit est la vie commune, *sans Dieu*, traversée par la grâce, par la gratuité, *devant et avec Dieu*. Disciple pour rien. La formule, en ce qu'elle fait sursauter, oblige à renoncer à toute utilité de la foi. Elle exprime la purification de l'amour pour Jésus et les frères, pour qu'ils soient toujours plus exclusivement aimés. ■

La vie dans l'Esprit

Frère Gilles Baudry

(PROPOS RECUEILLIS PAR GERSENDE DE VILLENEUVE)

Invisible et invincible

Que dire de l'Esprit au sein de la Trinité ? Il est l'extase de Dieu. Un mystère, immensité intime et universelle. Présence cachée, il est cet hôte intérieur qui nous irrigue de part en part. Il est avec l'Époux dans notre chambre haute et il ne s'agit pas de l'accueillir poliment dans notre salle de séjour pour une visite de courtoisie ! Son nom secret est Amour. Amour qui s'éprend et se répand.

L'Esprit résiste à toute définition, il ne peut être cerné, mais discerné. Nous ne pouvons nous en saisir. Il est à la fois invisible et invincible. Comme la sève qui va sous l'écorce. Alors qu'en hiver l'arbre semble mort, nous savons que la sève sera fidèle au printemps. Mais acceptons-nous que cette sève de Vie nous traverse, « printanise » le vieil homme en homme nouveau ?

Seul qui soit sans figure, chez saint Jean l'Esprit est décrit sous forme de vent, d'eau, de feu, tout en ambivalence, car l'eau nous purifie ou nous noie, le feu nous réchauffe ou bien nous brûle, le vent est ce souffle que l'on entend et dont on ne sait d'où il vient ni où il va, et il est aussi tempête. L'Esprit est présent dans tous les instants fondateurs. En Genèse, il plane sur les eaux, il se fait fin murmure pour Élie sur l'Horeb, il mène le peuple de Dieu à travers



À PROPOS DE L'AUTEUR

Gilles Baudry est moine et poète à l'abbaye de Landévennec.
Il est l'auteur d'une trentaine de recueils poétiques.

le désert, il permet à Dieu de se faire chair en Marie. Le baptême de Jésus est une théophanie qui nous rappelle la Genèse. C'est également l'Esprit qui pousse Jésus au désert. Et sur la croix, Jésus rend l'Esprit. Et l'Esprit est bien sûr présent à la résurrection. C'est sa présence cachée qu'il nous envoie à la Pentecôte. L'Esprit semble mettre toute sa force dans sa discrétion ; son mystère est d'être absolument insaisissable, afin de nous éviter l'idolâtrie. Mais il se révèle en Jésus-Christ, dans l'incarnation.

C'EST L'ESPRIT QUI
PRIE EN NOUS. COMME UNE
RESPIRATION, UN SOUFFLE.
SANS LUI, NOUS SERIONS
« GONFLÉS », VENT ET
VAINS. SANS SEXTANT
NI BOUSSOLE, EN PÉRIL.

L'Esprit témoigne de l'insondable amour qui lie le Père et le Fils. En même temps qu'il unifie, il diversifie. La vraie vie jaillit en dehors de nos idées reçues et des chemins battus. Seuls les veilleurs d'humble patience sauront percevoir le surgissement inattendu de l'Esprit.

L'âme de l'Église

L'Esprit saint n'est-il pas aussi l'âme de l'Église ? Nous l'invoquons lors de la première épiclese, nous le prions de consacrer les dons présentés, pour que le pain et le vin deviennent Corps et Sang du Christ. Puis nous l'invoquons à nouveau pour qu'il rassemble son assemblée de fidèles en un peuple unique, chacun ayant part au Corps du Christ. C'est l'Esprit qui fait l'Église, mais il travaille aussi hors l'Église, chez des personnes apparemment très éloignées (cf. Ac 8, 26-40). La communion des saints évoque cette reliance qui unit les hommes : nous sommes tous liés dans le Corps du Christ. Lorsque nous perdons un être cher, nous pouvons recevoir le don de sa présence invisible en nous, nous pouvons entrer en communion avec lui, et lui avec nous. François Cheng parle de l'« interaction des âmes ».

Pouvons-nous prier l'Esprit ? Je dirais plutôt que c'est l'Esprit qui prie en nous. Comme une respiration, un souffle. Sans lui, nous serions « gonflés », vent et vains. Sans sextant ni boussole, en péril.

Des fruits en abondance

Les fruits de l'Esprit sont si savoureux, si abondants ! Amour, joie, patience, bonté, bienveillance, maîtrise de soi, force, douceur, tendresse et cet esprit d'enfance, esprit des béatitudes. Les fruits de l'Esprit se manifestent aussi

LE PEUPLE DE DIEU EST
EN PLEINE TRAVERSÉE DU
DÉSERT. MAIS L'ESPRIT
EST À L'ŒUVRE, IL NE
L'ABANDONNE PAS.

par l'intelligence, la sagesse et la crainte de Dieu. La crainte de Dieu, ce n'est pas la peur mais le respect de sa grandeur, en nous reconnaissant si petits et vulnérables. Et *l'hésychia*, ce magnifique terme grec qui

évoque tout à la fois la confiance, la paix de l'âme, la sérénité en Dieu. Il ne s'agit pas d'oublier le mal mais d'avancer en confiance. « Acquier la paix intérieure et des milliers d'hommes autour de toi seront sauvés », clamait saint Séraphim de Sarov.

L'épreuve du désert

Trouve la paix en toi et beaucoup seront sauvés autour de toi... Il n'y a rien de pire que de vivre toute une vie dans la peur de la mort. La crise planétaire que nous traversons vient nous rappeler que nous sommes de simples mortels, à la merci d'un virus invisible et omniprésent. Le peuple de Dieu est en pleine traversée du désert. Mais l'Esprit est à l'œuvre, il ne l'abandonne pas. L'Esprit nous travaille, nous féconde. Il nous brusque aussi parfois, comme à travers la parole des prophètes. Parole brusque, parole brûlante. L'Esprit est purification. Il fait feu de tout bois. Nous avons besoin d'être purifiés dans le combat spirituel.

Si nous tombons parfois, n'est-ce pas pour être mieux relevés ? Pensons à la parabole du fils prodigue : le Père ne quitte pas son enfant des yeux, même s'il le laisse partir. Le Père, ce veilleur inlassable, se réjouit dès que le fils parti se met en chemin pour un retour. Et le fils n'a pas même le temps de s'excuser qu'il est déjà pardonné et que la fête est annoncée pour célébrer son retour, sa libération.

L'Esprit est présence discrète en chacun. Et s'adapte à chacun de nous. Quelle tendresse ! Les dons de Dieu sont immérités et pourtant nous les recevons en abondance ! L'Évangile, inépuisable, ne cesse de nous rappeler ce don gratuit qu'est la vie, et la vie en abondance. Mais pensons-nous seulement à l'action de grâce ? À remercier, à exprimer notre gratitude ? L'Esprit est du côté d'*anima*, plus « féminin », intuitif, me semble-t-il. Parfum de Dieu, sa grâce...

Aujourd'hui nous prions l'Esprit consolateur. Tant de personnes sont dans la solitude, la peur, la tristesse. N'oublions pas que l'Esprit, c'est aussi le souffle, *ruah* en hébreu. Il vient nous accorder comme un second souffle quand on n'en peut plus. Il nous « accorde » à lui comme un instrument de musique pour être au même diapason. Musique, chant et danse nous attendent aux noces de l'Agneau, du Royaume !

Mais c'est de nuit

L'Esprit est une présence-absence et s'il nous semble absent, n'est-ce pas pour éveiller en nous le désir de le chercher davantage ? Sommes-nous désirants ? Ou bien si pleins de nous-mêmes que nous nous auto-suffisons ? L'esprit fécond nous visite, nous habite et nous travaille, à notre insu. Lorsque nous habitons notre demeure intérieure, nous pouvons percevoir cette petite voix, cette intuition qui vient nous éclairer et nous aide à discerner. C'est cette petite voix que j'essaye de transcrire en poésie. Dans le silence habité. Mais je me laisse si souvent envahir, déborder, dépasser. Je suis si souvent fugitif de moi-même...

C'est le vent qui ouvre la porte, mais c'est la porte qui ouvre le passage au vent. Pour que nous laissions le vent de Dieu ouvrir en nos peurs, en nos fausses sécurités, la porte de la confiance. Soyons des veilleurs, ne nous endormons pas. Ces temps troublés que nous vivons actuellement nous offrent de nous poser, nous reposer, de nous habiter autrement. La vie intérieure aurait-elle enfin un toit ? Nous sommes si dispersés, si rarement chez nous, en nous. « Hommes errants, hommes vagabonds, déserteurs de votre âme et fugitifs de vous-mêmes », s'exclamait Bossuet !

D'une Pentecôte à l'autre

J'aimerais vous confier la délicatesse que l'Esprit a eu pour moi lorsque je m'en suis remis à Lui. Ma profession de foi définitive pour entrer dans la vie monastique a eu lieu à la Pentecôte 1981. J'ai demandé à l'Esprit sa force, car je ne me sentais pas à la hauteur, j'avais peur de cet engagement à vie. Me réveiller chaque jour à 4 h 30 ? Obéir à toutes les règles du monastère et m'en remettre totalement à notre père abbé ? À 33 ans, j'ai vécu mon engagement comme un saut du dixième étage ! Je suppliais de toute mon âme le *Veni Sancte Spiritus* de Taizé, ostinato polyphonique composé par notre ami Jacques Berthier.

Or, à la Pentecôte 1985, nous fêtons à Landévennec les 1 500 ans du monastère Saint Guénolé. Il y avait foule. Et parmi cette foule, quelqu'un est venu me prévenir que je venais de recevoir, sans avoir postulé, le prix

LES CHARISMES
QUI NOUS TRAVERSENT
SONT UN DON
QUE L'ON REÇOIT,
NOUS N'EN SOMMES
PAS PROPRIÉTAIRES,
DÉPOSITAIRES.

Antonin-Artaud pour mon recueil *Il a neigé tant de silence...* J'étais abasourdi ! Même mon éditeur (Rougerie) n'était pas au courant ! Ce prix m'a donné la confiance que je n'avais pas, comme une reconnaissance de mon écriture poétique, pour moi qui me sentais si petit et si peu méritant.

Les charismes qui nous traversent sont un don que l'on reçoit, nous n'en sommes pas propriétaires, dépositaires. Mais nous sommes responsables de nous laisser traverser par le souffle créateur. J'ai vraiment vu un signe, comme une réponse entre ces deux Pentecôtes. Le prix Artaud n'est pas venu nourrir une quelconque forme d'orgueil, je l'ai reçu comme un baume d'apaisement, un clin d'œil de l'Esprit, son encouragement amical, comme une main sur mon épaule pour m'encourager à persévérer sur mon chemin. Cette Pentecôte m'a revivifié.

En écriture particulièrement, nous sommes dépendants de l'inspiration de l'Esprit. Devant une page blanche, je me sens à chaque fois comme un

débutant. Cette page blanche impose l'humilité, ne pas savoir, juste recevoir. Car les mots ne nous appartiennent pas, on les reçoit. La réceptivité ruine la vanité. Ici, on se connaît trop bien pour se croire quelqu'un.

Je reconnais que je suis plus poète que théologien. La poésie peut sembler inutile, mais elle est pourtant si nécessaire, ne serait-ce que pour apporter un contre-point à la rationalité théologique. Pourquoi traduire la Source en système, de manière asséchée ? Les systèmes enferment. Comment l'Esprit peut-il alors s'immiscer ? Rares sont les mots rationalistes qui nous touchent en profondeur. Je crois que l'Église a besoin de beauté, de poésie. Elle a besoin de quitter le ton doctrinant de ses certitudes. Dieu est infini, pourquoi vouloir le définir ? Écoutons les mystiques qui n'ont que la poésie pour exprimer cet infini. Ils balbutient l'indicible à genoux dans leurs pauvres mots.

UN AUTRE CRITÈRE DE
L'ESPRIT – SON ADN,
SA SIGNATURE – EST
LA JOIE. ET NOUS LE
CONTRISTONS CHAQUE
FOIS QUE NOUS REFUSONS
DE L'ACCUEILLIR.

Ombre et lumière sont jeux de l'Esprit. Marie m'apparaît comme un vitrail. Elle ne se regarde pas mais laisse la lumière passer à travers elle. Elle est « à l'ombre de ses ailes » pour recevoir la lumière. Les trois voyelles du OUI de Marie ont révolutionné et libéré le monde en lui offrant l'incarnation. Marie est silencieuse, disponible, réceptive, elle se fait tout accueil pour recevoir le Verbe. Le vitrail, comme l'Esprit, illustre si bien la présence-absence de Dieu. Jeu de soleil, de lumière irradiante et d'ombre. Il part, il vient. Pensons aux amants du Cantique des cantiques.

Avant de conclure, sous forme d'ouverture, rappelons-nous qu'un autre critère de l'Esprit – son ADN, sa signature – est la joie. Et nous le contristons chaque fois que nous refusons de l'accueillir. C'est l'inouï qui nous attend, l'Inespéré, le Royaume qui nous aimante et déjà là dans la liturgie des petites heures et des saisons intérieures.

Esprit
Brise légère
Viens faire éclore
La prière et tinter la rosée du silence

En toutes langues mot de passe
Propage de bouche à oreille
Ton feu secret
Pour que s'embrase le Buisson ardent
De tes merveilles

Calme respir
Et second souffle
Habite tout homme épuisé
Revitalise ce monde exténué

Baume sur tant de plaies
Qu'enfin l'avenir cède à l'espérance
À la germination
De ton printemps de Galilée

De ta sève invisible
Travaille-nous comme le bois travaille
Viens enfanter la création nouvelle.

Gilles Baudry ■

Un livre, un auteur

LEÇONS DE L'HISTOIRE DE L'AFRIQUE *
DE FRANÇOIS-XAVIER FAUELLE

Paris, Collège de France/Fayard, coll. « Leçons inaugurales », n° 290, 2020

Nicolas Renard



C'est le 3 octobre 2019 que François-Xavier Fauvelle a inauguré une chaire nouvelle au Collège de France sur « l'histoire et l'archéologie des mondes africains ».

Lorsque, en 2018, Nicolas Sarkozy affirmait à Dakar que « l'homme africain n'était pas rentré dans l'histoire », il se faisait l'écho d'une opinion française assez majoritairement acquise à l'idée que l'Afrique n'avait pas su s'inscrire dans l'évolution qui a mené aux temps modernes. L'Afrique apparaît à beaucoup comme un continent retardé qui n'a pas connu la révolution techno-scientifique occidentale. La flèche de l'histoire a contourné un continent en l'abandonnant à un état végétatif.

La colonisation a évidemment joué un rôle fondamental dans cette représentation. Les comptoirs marchands ont d'abord été installés sur la périphérie du continent, dans la méconnaissance des sociétés de l'intérieur. Le commerce triangulaire qui s'est installé a ensuite réduit les hommes à l'état de marchandises.

* La recension est réalisée à partir de la vidéo-conférence accessible à l'adresse : https://www.youtube.com/watch?v=_k9U8hNKHMo. L'édition papier est datée du 30 mars 2020.

Le développement postérieur de la colonisation a permis de pénétrer à l'intérieur du continent. Colons, missionnaires ou ethnologues ont alors observé de plus près les sociétés africaines et ils ont collecté un certain nombre de documents ou d'objets témoins des sociétés dans lesquelles ils pénétraient. Mais ils l'ont fait en développant une image folkloriste ou fétichiste des sociétés africaines, celle que l'on retrouve dans les musées des pays colonisateurs et qui culmine au moment de l'exposition coloniale internationale de la Porte Dorée à Paris en 1931. La bibliothèque coloniale documente mais elle est en même temps destructrice par le traitement qu'elle réserve à ce qu'elle a conservé. Au moment où elle déstructurait les sociétés locales et en imposant de nouvelles normes, la colonisation a inscrit l'idée d'une asymétrie pro-

IL Y A UN PASSÉ QUI
EST ENFOUI DANS LE SOL
DU PRÉSENT ET QU'IL
S'AGIT D'EXHUMER POUR
RESTITUER LA RICHESSE
DE SOCIÉTÉS QUI SONT
AUJOURD'HUI MÉCONNUES.

fonde entre les civilisations. La violence touche les populations mais elle s'exerce aussi dans le récit.

C'est cette méconnaissance de l'histoire africaine que veut combattre François-Xavier Fauvelle dans le cours qu'il va dispenser au

Collège de France. Archéologue et historien, il a déjà travaillé dans différentes régions d'Afrique où il traque tous les indices d'une histoire riche, complexe et plurielle. Il y a un passé qui est enfoui dans le sol du présent et qu'il s'agit d'exhumer pour restituer la richesse de sociétés qui sont aujourd'hui méconnues. L'Afrique dispose d'une littérature orale, de documents écrits et de monuments. Ce sont des matériaux fragiles qu'il faut redécouvrir et exploiter.

L'Afrique a connu une grande diversité de sociétés, diversité de langues, d'organisations sociales, de religions et de cultes. Elle a pu faire coexister des sociétés centralisées et des sociétés à classes d'âge, elle a pu faire cohabiter et coopérer sédentaires et nomades. Le Moyen Âge a vu naître des sociétés marchandes très organisées et reliées entre elles. Christianisme et islam ont contribué au développement de cultures riches qui ont été en contact entre elles. Nous disposons de chroniques historiques, de textes politiques

mais aussi de traités juridiques qui constituent des sources précieuses. L'histoire africaine n'est pas linéaire mais elle est d'une grande richesse. On y constate aussi une grande inventivité technique dans le domaine de l'artisanat et de l'architecture.

C'est tout ce passé qu'il s'agit de faire resurgir face au déni de l'histoire africaine que la société occidentale a développé. Il faut collecter les indices éparpillés pour construire le récit du passé, il faut retrouver les

traces de villes disparues et comprendre quels ont été les échanges qui ont structuré la vie du continent. Nous devons sortir d'une vision de l'histoire qui oppose le centre, les sociétés occidentales « modernes », et les périphéries où il ne se serait pas passé grand-chose. La vapeur ou l'industrie ne se sont pas développées en Afrique comme en Angleterre ou en France. Ce n'est pas le seul critère pour juger de la qualité d'une société.

François-Xavier Fauvelle appelle à un travail rigoureux pour retrouver les traces du passé africain. Plus profondément, il nous invite à renouveler en profondeur l'image que nous avons de l'histoire de ce continent et à sortir des schémas que nous avons hérités de l'histoire coloniale. L'archéologie doit contribuer à déranger nos représentations. Elle doit réveiller l'étonnement et donner une plus juste place à ceux que nous avons méconnus. Il faut se réjouir que le Collège de France appuie ce message en créant cette nouvelle chaire.

François-Xavier Fauvelle a écrit plusieurs ouvrages, dont :

- *Le rhinocéros d'or. Histoires du Moyen Âge africain*, Paris, Alma, 2013, 320 p. (en poche, Gallimard, « Folio histoire », 2014).
- *Atlas historique de l'Afrique. De la préhistoire à nos jours*, co-écrit avec Isabelle Surun, Paris, Autrement, « Atlas mémoires », 2019, 96 p. ■

NOUS DEVONS SORTIR
D'UNE VISION DE
L'HISTOIRE QUI OPPOSE
LE CENTRE, LES
SOCIÉTÉS OCCIDENTALES
« MODERNES » ET LES
PÉRIPHÉRIES OÙ IL NE
SE SERAIT PAS PASSÉ
GRAND-CHOSE.

Résonances

QU'ON AIMERAIT SENTIR LE VENT

Alain Le Négrate

Jean Sullivan (1913-1980)¹ était un éveilleur ; sa littérature n'a pas d'autre objectif que de faire naître à la liberté intérieure. Cet écrivain était un prêtre atypique et rebelle. Rapidement, après son ordination en 1938, la sensation de mentir, de dire plus qu'il n'en sait ou qu'il ne ressent, l'a gagné. En 1964, il a rencontré en Inde Henri Le Saux, « Abhis », un bénédictin de l'abbaye de Kergonan vivant dans la spiritualité hindoue. Son retournement spirituel s'est fait en Orient, il l'a mis en mots dans la revue Panorama : « J'avais circulé au Moyen-Orient, en Afrique. J'avais quelque peu fréquenté Maître Eckart, Silésius, le Tao. Toutes ces voix si diverses, d'horizons si éloignés, se rejoignaient pour dire exactement le contraire de la pensée dominante en Occident, qui invite à savoir, à pouvoir, à prendre, à posséder. Ne connaître que par science est maladie. Toutes passions sont mauvaises, même celle du bien. L'homme sage n'amasse pas. Plus il donne, plus il accumule. Je relisais les Évangiles comme si je venais de les découvrir chez un bouquiniste. L'Évangile rassemble et condense la sagesse orientale². »

En 1967, il déménage de Rennes vers Paris, changement qui correspond à son abandon du « service actif » au diocèse pour se consacrer à l'écriture. Mais en aucun cas il ne rompt avec l'Église. Sullivan a d'ailleurs souvent dit que c'est en cessant d'être prêtre qu'il a découvert qu'il l'était vraiment.

1. Né à Montauban de Bretagne en 1913 dans une famille de petits métayers, Jean Sullivan (Joseph Lemarchand de son vrai nom) est enfant unique lorsque son père meurt à la guerre en 1916. Ordonné prêtre en 1938, il entame une vie active : professeur de français, aumônier des étudiants, journaliste et directeur de revue, prêtre apprécié pour ses sermons. Il marque son entourage. À l'âge de 45 ans, il se consacre à l'écriture et devient directeur de collection chez Gallimard puis chez Desclée de Brouwer. Il meurt, renversé par une voiture à Boulogne en février 1980 à l'âge de 67 ans. L'Association des amis de Jean Sullivan a été créée en 1985 pour promouvoir la connaissance et la diffusion de l'œuvre de l'écrivain ; elle s'est dissoute en 2010.

2. Jean Sullivan, *Parole du passant*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 15.

Au bout de plus de 30 livres, il publie *Exode*, le dernier dont est extrait ce qui suit dans les toutes dernières pages.

Allons marcher dans le vent des hauteurs chrétiennes. Mélangeons l'orgueil et l'humilité. Depuis si longtemps que les familles, les présidents, les médias vous disent ce que vous êtes et ce que vous devez faire pour être ce que vous êtes ! Ne cédez pas au besoin qu'on a de vous. Là est le piège.

Ne vous effrayez pas. Nul ne possède son identité. Chaque individu n'est qu'une amorce d'être. [...] Vous savez que Dieu n'est pas de l'ordre des objets ni du monde. Son être–non-être n'est saisissable que de nuit. Sans l'absence et le manque qui est au cœur de tout, nous ne serions pas. C'est pourquoi la faim est notre lot.

Dieu peut vivre sans le miroir que nous sommes. Il n'a pas créé le monde pour s'y voir mais pour que nous y discernions ses traces. En l'arrachant à l'absence, nous nous arrachons à la nôtre. [...]

Un **lieu intérieur** existe où l'on cesse d'être manipulateur manipulé et où tout jaillit d'une liberté. « L'homme qui n'est mu que par des affaires extérieures, dit Eckhart, montre qu'il est mort. On ne vit que dans la mesure où l'on agit par un mouvement intérieur. » Mais il ne faut pas trop savoir ce qu'est Dieu. « Si tu crois savoir, il n'est rien de cela. Il n'y a pas **lui là** et **ici toi**, il y a un unique nous³. » Le feu transforme en soi ce qui lui est donné. Ainsi devenez-vous créateurs avec Dieu. Vous inventez la nature et tout ce qui naît de l'intelligence et des mains humaines.

Est-ce une nourriture trop forte pour les retraités de la foi que nous sommes ? N'allez pas croire que ces pensées visent de grands spirituels. Eckhart, il y a

3. Maître Eckart, *Œuvres*, Paris, Gallimard, p. 132.

sept siècles, s'adressait dans une église à de petites gens qui semblaient l'entendre. C'est le souffle même de l'Évangile qui peut dilater n'importe qui. « **Ne vous effrayez pas.** Cette joie est près de vous et en vous. Il n'y a personne de si non-préparé, de si pauvre en jugement ou de si éloigné qu'il ne puisse trouver cette joie en lui, à l'instant même ⁴. » [...]

Priez-vous ? Ne répondez pas. Ne répondez qu'à vous-même. [...] Comment prier sans se mettre à l'écart intérieurement et physiquement ? Informations multipliées, dirigées, dramatisées, tintamarres des opinions, propagandes éhontées nous pénètrent infiniment plus que nous n'imaginons. L'actualité sélectionnée ne suffit pas. [...]

**VOS PEURS,
REGARDEZ-LES
EN FACE AU LIEU
DE TANT GÉMIR.**

La question des hommes domptés est : quoi de neuf ? Le goût de la catastrophe est là, en nous tous, le plaisir de craindre, d'avoir pitié, de prendre parti hors de tous risques immédiats. Le silence serait dangereux qui créerait la distance. Rien d'étonnant qu'en certains pays la télévision et la radio fassent partie des biens insaisissables. Les pauvres pourraient avoir des idées. Aussi tient-on les démocrates, les retraités, les électeurs, les consommateurs. Nous sommes en pays d'occupation.

Toute prière réelle, c'est-à-dire autre que fonctionnelle, adhésion à **cela** qui nous fait vivre, nous blesse, nous tue, nous ressuscite, toute prière réelle rend à la fois attentif et indifférent, proche et étranger. Toute prière vraie éveille.

Vos peurs, regardez-les en face au lieu de tant gémir : elles contiennent une force capable de vous donner un élan, des ressources inouïes de sensations et de grâces inexploitées. Je vous écoute, j'entends la plainte éternelle : Je suis jeune, sans situation, sans avenir. Ma femme m'a abandonné ; mon mari, mes enfants me déçoivent. Je suis vieux, je suis seul : il n'y a plus devant moi que la douleur et la mort. [...]

4. Maître Eckart, *op. cit.*, p. 87.

Laissez-moi dire une parole qui ne m'appartient pas. Vos techniques les plus habituelles peuvent encore être efficaces : les appels à la foi, à la prière, à la charité, le rappel des lois, principes et obligations. Les idéologies procèdent ainsi, du dehors, pour soumettre. Ce ne sont là que techniques de l'Occident mécanicien, appliquées à la religion. Leur succès même, pour une part, conforte les sociétés qui font le malheur des hommes. Dans le monde où les machines s'engendrent elles-mêmes, face à l'esprit de servitude qui s'amplifie, ce ne sont ni les « reprises », ni les grandes manœuvres ni les négociations œcuméniques à elles seules qui révéleront. On ne parle pas aux pauvres avec des moyens de riches. C'est la prospérité du spectacle qui le rend impropre à véhiculer un message d'intériorité. [...]

Mais il est un autre possible. L'outrance même des techniques trop riches et des discours qui identifient à un ordre ecclésial historique la parole qui sans cesse invite à l'exode et ne détruit que pour recréer, pourra conduire un grand nombre d'hommes et de femmes à une vision plus intérieure et mystique. Le Saint-Esprit passe aussi par les failles des projets humains. [...]

Les hommes de ce temps espèrent une parole à la fois intrépide et réservée, hors souci d'achalandage, comme toute parole qui vient du dedans après avoir traversé un désert. Quel désert ? Celui de la Tentation et du Malin, celui de l'âme où souffle le vent. Une qualité de parole, un ton, un style. Elle suppose, sans utopie, sans idée préalable de réformes – c'est la vie qui réforme – la conversion des croyants et des Églises, insoucieuses de leurs privilèges, à l'Esprit.

Qu'on aimerait sentir circuler le vent des hauteurs chrétiennes à travers les rocs déchiquetés des rigidités doctrinaires pour révéler la rigueur évangélique qui exclut à jamais tout despotisme moral. Qu'il souffle ! ■

Extraits de Jean Sulivan, *Exode*, Paris, Desclée de Brouwer, 1980, p. 203-215.

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

Nom

Prénom Année de naissance

Adresse

.....

.....

Code postal Ville

E-mail

Téléphone

Abonnement * Réabonnement *

* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• Lettre aux Communautés ordinaire : 40 € de soutien : 45 €

• Offre pour les moins de 35 ans non abonnés 20 €

Je fais un don de :

..... €

Joindre au bulletin, votre chèque, libellé à l'ordre de «MDF - Lettre aux Communautés».

Les chèques de don doivent être séparés de ceux correspondant au réabonnement. Faire deux chèques séparés.

Ci-joint un chèque de : €

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer

tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.

Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

N'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté
Mission de France : Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Communauté Mission de France

BP 101 - 3, rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex

Tél : 01 43 24 95 95 Fax : 01 43 24 79 55 Courriel : secretariat@missiondefrance.fr

Site : www.missiondefrance.fr

Directeur gérant : Henri VÉDRINE Responsable : Nicolas RENARD

Comité de rédaction : Henri VÉDRINE, Nicolas RENARD, Dominique DEVISSE, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Patrick ROYANNAIS, Isabelle SALEMBIER, Gersende de VILLENEUVE, Matthieu FONTAINE Relecture : Michel GROLLEAUD

Abonnements : Secrétariat Mission de France Photos : Communauté Mission de France

Réalisation : Agence Kaolin - 123, rue du Cherche-Midi - 75015 Paris - agencekaolin.com

Secrétaire de rédaction : Magali REBEAUD Conception graphique : Mathilda OUDIZ

Mise en pages : Émilie CARO Correction : Cécile BENOISTON

Impression : Chevillon, Sens (89) - Dépot légal n° 469 / N° commission paritaire : 1121 G 85660

Autant dire qu'il ne suffit pas de prier pour avoir une vie spirituelle, car elle est voie à double sens, invitant autant à entrer en soi qu'à en sortir. Elle est brise douce, souffle du dedans, ancrage au lieu sûr et vie aventurée dans la forte bourrasque du dehors.

Claude Plettner



Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr

